PARDES
Une étude de la Kabbale
(2003-2004)
par Israël Adam Shamir
(Traduit de l'anglais par Marcel CHARBONNIER)

I – La route vers Suez

Durant la guerre d'octobre 1973, un hélico avait déposé mon unité commando de Bérets Rouges dans les étendues fauves du Désert Oriental égyptien, à 101 kilomètres du Caire. Nous avions reçu l'ordre de bloquer la route Le Caire – Suez. Deux journées – décisives – durant, nous tînmes quelques petites collines, en face des puissantes falaises du Jabal Attaka, notre artillerie repoussant l'une après l'autre les vagues de tanks et de commandos égyptiens. Nous étions à peine une centaine d'hommes, pauvrement équipés d'armes anti-chars démodées… Mais les Egyptiens, de leur côté, croyaient que nous disposions, au minimum, de la puissance de feu d'une division. Nous accrochions à notre colline, cherchant à nous protéger des puissantes salves du feu des ennemis en nous enterrant dans leur sol sablonneux : nous ne ré-émergeâmes que lorsque les canons des Egyptiens eurent cessé de tirer, afin de permettre à leur infanterie de venir nous débusquer. Des tanks égyptiens, qui grondaient, s'avançant du côté de l'est, furent pris sous nos tirs. Ils s'arrêtèrent, afin de reprendre leur pilonnage. Et nous, nous continuions à nous cramponner à notre colline, bien que nous n'ayons plus d'eau potable, ni même le temps d'enterrer nos camarades tués. Tenir à distance respectueuse les chiens affamés et efflanqués du désert, afin qu'ils ne se régalassent point des cadavres purpurins et gonflés de nos camarades, voilà qui n'était pas une mince affaire…

Aucun d'entre nous (sauf – et encore ? – notre commandant ?) ne comprenait la logique qui présidait à nos actions. « Il n'y avait pas à se poser de question »… Des soldats ne se battent pas sur la base du besoin de savoir. Simplement, nous nous efforcions de faire notre boulot, et surtout, de survivre. Ce n'est que deux jours après, les colonnes blindées du Général Brenn étant parvenues jusqu'à nous, que nous eûmes connaissance des plans de l'état-major général, consistant à isoler la Troisième Armée égyptienne sur la rive orientale du canal de Suez et à arracher la victoire, in extremis, des mâchoires de la défaite. Ce n'est que bien plus tard encore que nous apprîmes qui était l'homme qui rendit cela possible. Il s'agissait de rien moins qu'Henry Kissinger, le célèbre Secrétaire d'Etat américain juif et ubiquiste, lequel avait donné le feu vert, tout en déploya le parapluie protecteur de l'arme nucléaire américaine au-dessus des troupes israéliennes. Auparavant, il avait recommandé à une Golda Meir encore hésitante de violer le cessez-le-feu ordonné par le Conseil de sécurité et de compléter l'encerclement des forces égyptiennes. C'est alors, seulement, que tout s'éclaira, notre modeste action trouvant une cohérence, dans une stratégie d'ensemble.

De manière similaire, il est rare qu'un juif sache – ou, s'il le sait, comprenne – ce que Les Juifs veulent, tant d'eux-mêmes que d'une humanité goguenarde. Ce manque de compréhension amène beaucoup d'honnêtes hommes et femmes à proclamer leur soutien (ou, le cas échéant, leur opposition) au corps politique que constituent « Les Juifs ». En la matière, être né juif, ou avoir été élevé dans le judaïsme, n'est absolument d'aucune aide. Exactement de la même manière que, troufion, votre appartenance aux troupes d'élite ne vous permet en rien de piger quoi que ce soit aux plans stratégiques du quartier général.

Une personne peu au fait [de la judéité] est qualifiée, dans la culture juive, de « tinok shenishba », expression signifiant « enfant kidnappé » (en hébreu). Un « enfant juif kidnappé » ne connaît pas les coutumes juives. Il ne sait d'ailleurs même pas qu'il appartient au peuple juif. Récemment, le président israélien Moshe Katzav a qualifié les juifs non-religieux d' « enfants kidnappés »… Mais les juifs religieux – même eux… – n'ont qu'une compréhension extrêmement limitée des projets juifs en matière d'organisation du monde. Beaucoup d'Israéliens déversèrent leur ire contre les propos de Katzav. Pour autant, celui-ci n'avait pas tort. Le « juif » moyen a une connaissance très limitée – et une compréhension encore plus limitée – des sujets que nous nous proposons de traiter ici. Il est fort probable que notre juif moyen ne se considère juif (ou juive) qu'en raison du fait que ses grands-parents étaient juifs, et rien de plus.

Notre objectif, c'est comprendre – et expliquer – ce que veulent « les Juifs ». C'est là une tâche fort difficile, car les juifs n'ont pas de dirigeants définis et évidents, qui décideraient d'une stratégie unifiée. Ils n'ont pas de quartier général, ni de poste central de commandement. L'idée que les juifs peuvent avoir une stratégie, sans disposer d'un stratège, est certes difficile à admettre. Si les Protocoles des Sages de Sion sont si populaires, c'est

précisément parce qu'ils font l'hypothèse de l'existence d'un tel stratège suprême (bien qu'obscur). Toutefois, « les sauterelles n'ont pas de roi, et néanmoins elles attaquent en formation » [Proverbes 30 : 27]. Les sauterelles, on le sait d'expérience, dévastent des régions entières, semblant obéir, en cela, à un plan.

Est-il concevable qu'il n'y ait pas (ou presque pas) de juifs qui comprennent totalement ce que les juifs veulent ? L'expression « les juifs », que nous utiliserons dans cet article, désigne une entité supérieure, dans le même rapport avec les individus juifs, que l'Eglise catholique avec un(e) catholique, ou encore une ruche avec une abeille. Par tant, aucune culpabilité subjective personnelle ne saurait être attachée à des individus, du simple fait qu'ils sont juifs, à moins que leurs propres actions (ou inactions) ne soient, en tant que telles, criminelles ou blâmables.

Aussi pensons-nous que ce propos devrait aider tout individu à décider s'il veut être juif ou non. De la même manière qu'il vous appartient de décider si vous voulez être communiste, ou Quaker, ou tout ce que vous voudrez…

II - To Be Or Not To Be

J'ai la profonde conviction qu'être – ou ne pas être – juif ressortit au libre arbitre. Un juif français peut être simplement français ; un juif russe, simplement russe ; un juif palestinien, simplement palestinien…

Nul n'est tenu d'être juif. L'exemple magnifique de Simone Weil, la petite sainte chrétienne communiste des années sombres de l'occupation hitlérienne, en est la meilleure preuve. Par choix délibéré, elle vécut parmi les ouvriers de chez Renault. Elle soutint la Résistance du Général de Gaulle. Elle rêva de vaincre, non pas « seulement » les nazis, mais bien l'entier paradigme de la modernité, avec sa fausse éducation, son indifférence religieuse et son déracinement. Née dans une famille juive, elle adopta le Christ. Mais elle ne put se résoudre à entrer en totale communion avec l'Eglise, dont elle sentait bien qu'elle était par trop pro-juive. Pour elle, non seulement les prophètes hébreux, mais aussi les Grecs et les Gaulois, les Indiens et les Chinois, les Germains et les Slaves… savaient que le Christ viendrait, bien avant qu'Il ne fût né.

Rejetant l'assertion des « racines juives » du christianisme, elle affirma que l'adoption irréfléchie de l'Ancien Testament était, pour l'Eglise, son « péché originel ». Pour elle, le Christ – son Christ – était proche de Dionysos et d'Attis, tandis que Déméter et Isis étaient des préfigurations de Notre-Dame. Elle affirmait que l'horrible méfait de la Crucifixion n'avait pu se produire que dans un lieu où le Mal l'emportait sur le Bien.

Mais Simone Weil n'était pas la seule, dans son cas. De Saint-Paul à Sainte Thérèse d'Avila, de Karl Marx à Léon Trotski, des gens, nés dans des familles juives, avaient coupé les amarres et rejoint le peuple au milieu duquel ils vivaient. Ces personnes ne constituaient pas une minorité de juifs originaux, que l'on aurait pu compter sur les doigts d'une seule main. Bien au contraire, ils en représentaient une écrasante majorité. Sur les sept millions de juifs vivant à l'époque de Saint-Paul, seuls quelques milliers étaient restés juifs au huitième siècle. Les autres (l'immense majorité, donc) étaient devenus qui Palestiniens, qui Italiens, qui Français, qui Egyptiens, qui chrétiens, qui musulmans…

Au Vingtième siècle, des millions de juifs s'assimilèrent – avec succès, eux et leur descendance – aux sociétés dans lesquelles ils vivaient. Certains d'entre eux furent admis dans l'Eglise catholique – telle Edith Stein. D'autres, dans l'Eglise orthodoxe – comme le Père Alexander Men. D'autres encore, dans l'Islam, comme mon ami israélien, l'extraordinaire Neta Golan. D'autres, très nombreux, contractèrent des unions « extracommunautaires » et coupèrent les ponts avec les juifs.

Epouser un conjoint non-juif est le signe ultime indiquant qu'on a « franchi la limite ». « Un mariage mixte, c'est pire que l'Holocauste », a dit sobrement Golda Meir, Premier ministre d'Israël. Tandis qu'Elliott Abrams, directeur du service Moyen-Orient de la Maison Blanche sous l'administration Bush, et Deborah Lipstadt, qui a beaucoup écrit et fait de conférences sur le négationnisme de l'Holocauste, ont fait campagne contre les mariages entre juifs et Gentils, au motif de conserver la « pureté de la race juive » [sic !].

« Deborah Lipstadt, qui a consacré beaucoup d'ouvrages et de conférences au négationnisme, a exhorté les parents juifs à dire tout simplement « non » à leurs enfants qui auraient envisagé de contracter mariage avec des non-juifs, exactement de la même manière qu'ils leur interdiraient de se droguer ».

Elliott Abrams est l'auteur du livre « Faith or Fear : How Jews Can Survive in Christian America ? » [Peur ou Foi : Comment les juifs peuvent-ils survivre dans l'Amérique chrétienne ?], dans lequel il met en garde ses lecteurs juifs contre les mariages mixtes qui, d'après lui, mettent en danger la survie du judaïsme en Amérique.

Golda Meir et Deborah Lipstadt n'ont fait que se conformer à la ligne traditionnelle chez les juifs : l'Ancien Testament glorifie Pinhas, qui tua un juif parce qu'il avait eu une relation sexuelle avec une femme non-juive ; Ezra excommunia tous les prêtres juifs qui avaient épousé des Palestiniennes ; le Talmud compare la xénoconjugalité à la bestialité, « car les Gentils sont plus proches des animaux qu'ils ne le sont des juifs ». Dans la tradition juive, une famille juive qui se respecte se devrait de prendre le grand deuil et de célébrer tous les rites des funérailles, au cas improbable où « par malheur » un de ses fils (ou une de ses filles) commettait le crime d'épouser un goy (ou une shiksa).

Malgré ces excommunications et condamnations, des hommes et des femmes d'origine juive se marient « à l'extérieur », rompant délibérément les liens avec la juiverie. Ce geste donne un gage important de leur disposition à renoncer au particularisme et à se joindre au peuple au milieu duquel ils vivent. Il s'agit, d'une certaine façon, d'une rupture aussi décisive que le serait leur baptême.

La conversion forcée des juifs espagnols, en 1492, fut perçue par les Espagnols (non-juifs) comme un acte fondamentalement hypocrite, car les Conversos (les juifs convertis au catholicisme à leur corps défendant) retournaient à la juiverie dès qu'ils quittaient le royaume d'Espagne. Et on les accueillait, à l'extérieur de l'Espagne, à bras ouverts. Mais les juifs, quant à eux, savaient bien ce qu'il en était : les Marranes (juifs pratiquant le catholicisme pour la galerie, et pour avoir la paix) ne se mariaient qu'entre eux. Leur christianisme n'était qu'un fond de teint protecteur, qu'un artifice de l'art juif de la dissimulation. En revanche, ceux de ces néo-convertis qui épousaient des chrétiens apportaient, du même coup, la preuve manifeste de la sincérité de leur conversion.

Les Dönme [ce mot signifie « converti », en turc, ndt], en Turquie, adeptes de Sabataï Zevi, faisaient montre de s'être convertis à l'Islam. Mais ils n'en continuaient pas moins à ne contracter des mariages qu'à l'intérieur de leur communauté. Cette secte particulière joua un rôle très important dans les développements tragiques qu'allait connaître la Turquie au début du vingtième siècle. Certains historiens turcs établissent un lien entre ces Dönme et l'expulsion génocidaire des Arméniens ainsi qu'avec les massacres de Grecs en Anatolie et la politique, menée par Kemal Atatürk, d'éradication violente des traditions ottomanes / musulmanes – bonnes comme dommageables.

En conservant présente à l'esprit cette tradition de dissimulation, nous comprendrons mieux à quel point les mariages mixtes représentent un pas décisif, une authentique rupture, qui requiert beaucoup de courage, beaucoup d'indépendance d'esprit – qualités dont les enfants de ces couples mixtes peuvent tirer une légitime fierté. Car un mariage équivaut à une communion. Le mariage extra-communautaire est, dans tous les cas et en tous lieux, un acte de rébellion contre la juiverie, une rupture afin de conquérir la liberté, une alliance avec le peuple indigène parmi lequel vit le couple.

Dans des circonstances normales, ce processus aboutirait à l'évaporation des juifs en, tout au plus, un siècle. Mais ce processus a été stoppé – pire : il a même fait machine arrière – au cours des dernières décennies. Désormais, les juifs représentent l'élite, le « chien du dessus » (dans une bagarre entre clebs, ndt), et les enfants de couples mixtes se sont raréfiés. D'aucuns « redécouvrent » (ou, simplement, « découvrent ») leurs ancêtres juifs, un peu à la manière dont les British ont « découvert leurs origines normandes ».

Les principaux candidats en lice pour l'élection présidentielle américaine, en l'an de grâce 2004, se livrent entre eux une concurrence acharnée en la matière : c'est à qui aura les « racines juives » les mieux attestées… Le général Wesley Clark a déclaré « descendre d'une longue lignée de rabbins de Minsk » ; Hillary Clinton a une de ses deux grands-mères qui avait épousé un certain Max Rosenberg… Quant à John Kerry, il a « appris, tout récemment, que ses grands-parents, des deux côtés, étaient juifs » [Cela tombe pile poil !] (avant d'angliciser leur nom, les Kerry étaient des Kohn). Howard Dean, dont l'épouse est une chrétienne d'origine juive, tient à nous faire savoir que ses enfants ont été élevés dans le judaïsme [Patatras !] Ainsi, on le constate, tous les efforts déployés par la génération précédente sont en train d'être anéantis, à l'heure actuelle.

Les enfants de couples mixtes, bien souvent, ne comprennent pas le geste iconoclaste de leurs géniteurs. De leur côté, bien souvent, les parents hésitent à expliquer l'importance sacrée de leur geste à leurs rejetons. Lesquels, bien loin d'en être fiers – et aussi, par un esprit de contradiction propre à leur âge – tendent à vouloir en prendre

le contre-pied et à « renouer » avec le cocon juif. Démarche, au demeurant, vouée à l'échec : un enfant dans leur cas ne pourra jamais devenir un « vrai juif », un « juif complet », selon la loi juive. Il (ou elle) ne pourra pas épouser un(e) Cohen, ni non plus aucun membre d'une famille juive « comme il faut ». Son statut sera peu ou prou le même que celui d'un « mamzer », un bâtard, un « fils de prostituée ». Tout au plus sera-t-il autorisé à servir des juifs. Eventuellement, si besoin, il sera autorisé à mourir pour eux. En revanche, en aucun cas on ne l'enterrera dans un cimetière juif… [Faut pas rêver…]

Mais que ces enfants – partiellement juifs, et entièrement humains - n'aient nul regret : non seulement, devenir juif est quelque chose de totalement impossible ; si ça l'était, possible, ce serait tout à fait indésirable. Car la juiverie n'est en rien une sinécure, comme nous nous emploierons à le démontrer, dans cet essai…

Ainsi, au début du vingtième siècle, un enfant né d'un mariage mixte impliquant un parent juif, était appelé, presque dans tous les cas, à s'assimiler au peuple indigène au milieu duquel il vivait et grandissait. Mais cette tendance fut contrariée par la narration de l'Holocauste, construction idéologique destinée à inculquer aux descendants de juifs un sentiment fataliste d' « absence d'échappatoire ». « Peu importe que vous soyez de pur sang juif, ou que vous n'ayez que quelques gouttes de sang juif en vous, que vous soyez baptisé, ou non… : vous serez tués par les nazis d'Hitler. Par conséquent : restez chez les juifs, et soutenez-les » : voilà quelle fut, en gros, l'idée propagée par les juifs afin de conserver de leur côté les juifs périphériques, les descendants de juifs, les gens d'origine juive.

Ainsi, les juifs, tels que les caricaturèrent les idéologues de l'Holocauste, firent d'Adolf Hitler et de ses nazis leurs meilleurs alliés. Ne doit absolument rien au pur hasard le fait que Mme Lipstadt, obsédée par la « pureté juive », proteste contre les études critiques des événements tragiques de la Seconde guerre mondiale : en effet, le discours holocaustique officiel a pour fonction – et pour but – de faire en sorte que les juifs restent les serviteurs obéissants des juifs.

C'est probablement la même raison qui poussa les banquiers juifs à soutenir précocement Hitler et son parti, lorsqu'ils étaient en passe de s'emparer du pouvoir.

Mais la réalité diffère quelque peu du récit fataliste des idéologues holocaustiques : ce sont plus de 150 000 hommes d'origine juive qui s'engagèrent dans l'armée d'Hitler, comme le montre Bryan Mark Rigg, professeur d'histoire à l'Université Militaire Américaine. Parmi eux, l'Amiral Bernhard Rogge, auquel Hitler remit, en personne, la Ritterkreuz ; le Général Johannes Zukertort, le Général de la Luftwaffe (armée de l'air) Helmut Wiberg ou encore le maréchal des logis Erhard Milch, et bien d'autres encore…

L'idéologie d'Hitler, consistant à opposer entre eux les archétypes aryen et juif, tire, pour partie, son inspiration des théories d'un brillant philosophe autrichien, Otto Weininger, lequel répudia la juiverie et fut admis au sein de l'église luthérienne.

Pour cet Otto Weininger, la judéité n'était « ni une race, ni un peuple, ni une foi religieuse reconnue, mais une disposition mentale ». Il a écrit ceci : « Je m'occupe du judaïsme, au sens platonique du terme 's'occuper de', comme je m'occuperais d'une idée abstraite. Le juif absolu n'existe pas. Pas plus que le chrétien absolu. Pour vaincre le judaïsme, un juif doit avant tout se comprendre lui-même et se livrer la guerre à lui-même. Seule une résolution inexpugnable, alliée au plus haut des respects envers lui-même, peut libérer un juif de sa judéité. En conséquence, la question juive ne peut trouver d'autre solution qu'individuelle : il incombe à chaque individu juif de s'efforcer de résoudre [cette question] à l'intérieur de sa propre personne » - en découvrant la présence de Dieu au monde, c'est-à-dire : le Christ.

Le poète bavarois Dietrich Eckart, un homme qu'Hitler appelait « mon paternel ami », alliait l'antijudaïsme à sa pensée anticapitaliste. Il était convaincu que l'élément juif était omniprésent, chez tous les peuples, parmi toutes les nations. Cet élément juif devait être dominé et dépassé, mais il était impossible, pour Eckart, de totalement l'éradiquer. Les éléments juif et aryen correspondent, chez cet Eckart, aux opposés Ying et Yang, et un minimum de « judéité » (= d'égoïsme) est, dans sa vision, absolument nécessaire à une nation, si l'on veut que cette nation survive. Il avait beaucoup de respect pour les juifs convertis au christianisme. Hitler lui dédia le deuxième volume de son Mein Kampf [Mon Combat – ouvrage fondamental exposant la vision du monde du célèbre petit moustachu, ndt].

En dépit de son admiration pour Weininger et de son amitié pour Eckart, le pragmatique Hitler préféra, bien loin de combattre l'approche juive, de l'imiter, en faisant de « son propre peuple, le peuple germanique », le Peuple Elu. Cette attitude fondamentalement et suprêmement raciste provoqua un raz-de-marée de souffrances

indicibles, qui déferla sur toutes les nations européennes et ruina le vieux continent pour des années. Néanmoins, il est important de garder présent à l'esprit qu'une lecture négative du judaïsme (ou de la judéité) n'est pas fatalement intrinsèquement raciste, mais qu'elle peut être, tout au contraire, supérieurement idéologique et théologique.

La pensée anti-judaïque est au principe du christianisme et du communisme, pour ne mentionner que deux des idéologies majeures. Les juifs font tout, afin de tenter de démontrer que l'anti-judaïsme est une posture raciste. Bien que la pensée anti-judaïque existe depuis des siècles, les juifs insistent à employer le vocable d' « antisémitisme » pour la désigner, alors que ce terme désigne, en réalité, une théorie raciale, sans lendemain, apparue à la fin du dix-neuvième siècle. Pour un antisémite, un juif a des qualités inhérentes et innées, qui ne sauraient être changées. Tandis que la pensée anti-juive, elle, analyse la tendance juive, afin de mieux la combattre : dans les arts, dans la théologie, ou encore dans les sciences politiques.

Mais les juifs ne semblent pouvoir supporter que l'on oppose la moindre objection raisonnée, et rationnelle, à leur idéologie, et ils s'en tiennent à répéter leur mantra : « On nous critique pour ce que nous sommes, et non en raison de ce que nous faisons ». Mantra récemment récupéré, de la manière qu'on sait, par le président américain George W. Bush. Donc, (puisqu'ils nous le disent, ça doit être vrai…) : il ne saurait s'agir d'autre chose que de racisme…

David Mamet, un dramaturge juif américain, vit un jour, collé sur le pare-chocs d'une Volvo, un autocollant proclamant : « Israël : hors des colonies ! ». Slogan qui, selon ses dires, aurait pu à juste titre être traduit ainsi : « Juifs au nez crochu : crevez ! » [! ! !]

Graham Barrett a écrit dans le quotidien The Age, à direction juive , que « le Premier ministre de Malaisie (aujourd'hui à la retraite) Mahathir Mohamad prend pour cible les « juifs au nez crochu » qui « gouvernent le monde par procuration », sentiment « qui trouve un écho dans d'autres capitales du monde musulman » ». Barrett ment, effrontément : le Dr. Mahathir n'a pas prononcé les observations racistes qu'il lui attribue. Mamet, lui aussi, mentait : la personne qui conduisait la Volvo à l'autocollant dénonçant la colonisation des territoires occupés pouvait tout aussi bien être un homme (ou une femme) d'origine juive.

J'ai reçu un e-mail d'un certain « Sam Jones », qui m'écrit : « Vos efforts, méritoires, dans votre production littéraire, sont appréciés d'un bout à l'autre de ce pays. Je partage totalement votre mépris pour la vermine sioniste au nez crochu. Tous ces sales juifs devraient être remis dans les fours. Merci, encore une fois, pour votre contribution à la diffusion de ce message vital ». On a pu remonter la filière et trouver l'adresse e-mail de ce correspondant courageusement caché sous un pseudo : il s'agissait d'un provocateur sioniste bien connu. Mais cette recherche était tout à fait superflue : l'expression « au nez crochu » était une signature suffisamment probante, caractéristique de l'acharnement juif à vouloir faire passer toute polémique antisioniste ou antijuive pour une manifestation de racisme.

Le même « Sam Jones » envoya des e-mails du même tonneau à d'autres amis de la Palestine. Jeff Blankfort, un antisioniste à toute épreuve, d'origine juive, a tout de suite flairé l'arnaque. D'autres, toutefois, tel notre ami gentil Harry Clark, ont pris peur, et ils se sont retirés de notre forum de discussion [Togethernet, NdT].

De fait, les personnes d'origine juive sont immunisées contre ce genre d'agression psychologique. C'est la raison pour laquelle, durant les premières années du régime soviétique, les communistes dévoués, d'origine juive (de l'Evsektsia : la cellule juive) ont démoli la juiverie, tandis que les Gentils au cœur tendre (tels Kalinine et Lunacharsky) ont erré DU COTE du philosémitisme. Otto Weininger a noté que « L'Aryen d'un bon niveau social ressent toujours quelque besoin de respecter le juif ; il est mal à l'aise quand des juifs font en sa présence quelque révélation croustillante au sujet des juifs et, ce faisant, il doit s'attendre à recevoir aussi peu de remerciements de la part de ces juifs-là que de celle de juifs ayant une susceptibilité à fleur de peau ». Ses propos ont acquis une acuité supplémentaire aujourd'hui : avec l'Ascension des Juifs, la démolition de la juiverie est devenu la tâche exclusive de personnes d'origine juive.

Des années durant, il y a eu une débat ininterrompu, au cours duquel les hauts cris « l'antisionisme, c'est de l'antisémitisme ! » alternaient, sur un rythme soutenu, avec « Ne confondez pas le judaïsme avec le sionisme ! Comment osez-vous faire ça, espèce d'antisémite ! » - comme l'explique notre ami toujours facétieux Michael Neumann.

Les contempteurs d'Israël jurent, tous les jours, qu'ils ne sont pas antisémites. Tout en rejetant l'antisémitisme raciste biologique, cette théorie aberrante du dix-neuvième siècle, aujourd'hui pratiquement disparue, nous

embrassons totalement la grande tradition anti-judaïque de Saint-Paul, de Marx, de Simone Weil. L'antisémitisme peut être antijuif, comme il peut aussi ne pas l'être. L'Evangile, lui, en revanche, l'est, à coup sûr. Seul Dieu est bienveillant, tandis que les juifs sont parfaitement capables d'agir d'une manière destructrice et malveillante à l'encontre du monde dans lequel nous vivons, à l'encontre de la nature, et à l'encontre des non-juifs.

Ce clair désengagement de la pensée anti-judaïque de son apparentement contre nature avec l'antisémitisme biologique était attendu depuis bien longtemps : il permettra à notre monde de retrouver la normalité. Soumis à un feu roulant d'attaques, Mel Gibson devrait pouvoir désormais rétorquer fièrement à Foxman et aux autres brutes de l'Anti-Defamation League : « Non, je ne suis pas antisémite. Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit à reprocher à un juif, ni à la judéité. Sinon, je n'aurais pas fait un film sur Jésus Christ. En revanche, oui, je suis anti-judaïque, à l'instar du Christ. »

Les antisionistes pourront se payer le luxe de choisir, entre : soit, être opposés au sionisme, en le considérant comme une aberration (position du rabbin Arik Asherman) ; soit, y aller franc jeu, faire le « Full Monty », et rejeter le sionisme, en tant que partie intrinsèque du paradigme juif (ce qui est ma position. Israël Shamir)

En fin de compte, cela ranimera les efforts à faire, afin de contrer la tendance judaïque et de la mettre hors d'état de nuire. Avant tout, en encourageant les personnes d'origine juive à ne pas lui apporter leur soutien.

Mais qu'est, exactement, cette tendance judaïque ? Et pourquoi faut-il absolument l'éradiquer ?

L'exégèse juive propose quatre niveaux successifs, permettant de pénétrer la signification ésotérique des versets de la Bible. Ces quatre niveaux sont résumés dans l'acronyme « PaRDeS », qui signifie : Paradis, ou jardin.

En voici le développé :

« P » est mis pour « peshat » : la lecture cursive.

« R », « D » et « S », sont mis pour « raz », « derash » et « sod » : les sens mystiques de plus en plus ésotériques.

C'est ce schéma que nous suivrons, dans notre exposé, afin d'expliciter les desseins des juifs :

Tandis que « peshat » a un rapport à l'argent, « raz » renvoie au discours, et « derash » est relatif au niveau politique.

Quant à « sod », c'est le niveau théologique…

III - Peshat

Trois bandits, plutôt soulagés d'avoir pu échapper à leurs poursuivants, mais sans un radis et déprimés, se rencontrent par hasard dans une petite ville du Midwest… Ainsi commence une nouvelle drolatique – The Man Higher Up – de l'auteur américain O. Henry, virtuose du genre.

Chacun des trois protagonistes incarne une spécialisation dans l'art de la rapine : Bill est un voleur ; Jeff, un escroc. Quant à Alfred, il vend des actions bidonnées. A la fin du récit, Bill, après avoir dévalisé une banque, aura ouvert une salle de jeux et Jeff aura truqué les cartes du jeu de poker et ruiné Bill, « ne lui laissant que son slip et sa montre bracelet ». Mais la joie de Jeff sera de courte durée : ayant en effet investi les profits de ses « affaires » dans des actions de mines d'or, il ne tardera pas à s'apercevoir – trop tard ! – que ces actions étaient signées : Le Président Directeur Général, A.L. Fredericks… Lequel n'était autre que son compagnon de cavale : Alfred E. Ricks !

Cette histoire est une parabole des fortunes américaines. Bill le Voleur symbolise l'acquisition primaire (« accumulation primitive », en terminologie marxiste). Les premiers pionniers américains massacrèrent les indigènes et pillèrent le Nouveau Continent. Ils creusèrent le sol, à la recherche d'or et de pétrole, ils transformèrent les prairies en champs de blé et léguèrent leur image de cow-boys intrépides aux panneaux publicitaires vantant les clopes Marlboro. Jeff le Yankee, archétypal de l'homme d'affaires américain, a scalpé

Bill, ouvert des commerces et des banques, fait le marketing du Coca Cola, créé des compagnies pétrolières, escroqué les Etats du Sud, fait de l'Amérique du Sud son arrière-cour productrice de bananes… Et, tout ça, pour quoi ? Pour finalement se retrouver avec toute sa fortune investie chez nos A.L. Fredericks bien réels, eux : les Goldman Sachs, les Marc Rich, les Michael Milken, les Andrew Fastow et consorts.

Dans la vraie vie, comme dans la nouvelle d'O. Henry, A.L. Fredericks a eu Jeff le magouilleur. Il lui a piqué ses vrais dollars et les a transformés en « monnaie de singe, émise par la Banque Fédérale Américaine (Fed) non remboursables et non actuariels, gagés sur rien d'autre que la confiance des gogos », comme un observateur facétieux l'a écrit sur Internet. Pour 650 millions de dollars émis, la Fed n'avait dans ses coffres pas plus de 17 millions de dollars en actions – la seule couverture qui vaille ». Les Etats-Unis traînent aujourd'hui 38 milliards de dollars de dettes contractées par Alfred – à comparer à un PIB américain de 10 milliards de dollars, dégagés par les Bill et autres Jeff. Cette « pyramide financière » – la plus énorme de tous les temps – est construite sur les mêmes principes que celle qui ruina l'Albanie, il y a quelques années. Tôt ou tard, Jeff, de la classe moyenne américaine, sentira la morsure d'une crise qui s'annonce pire que celle de 1929. Bill, le travailleur américain, en ressent, pour sa part, d'ores et déjà les effets. La ruine de la classe travailleuse – et même, de la classe moyenne – américaine, est inévitable, car les incroyables richesses des Etats-Unis ont disparu dans le trou noir du coffre-fort d'Alfred.

Pouvons-nous identifier « Alfred », l'Homme d'En-Haut, plus précisément qu'en disant simplement de lui qu'il s'agit d'un « riche malhonnête » ? Qui sont les bénéficiaires nets de la pyramide financière ? Une étude récente, effectuée à l'échelle des Etats-Unis par Lisa Keister, professeur assistante de sociologie à l'Université d'Etat de l'Ohio, dit que « la richesse (c'est-à-dire la richesse nette moyenne, per capita) des juifs, aux Etats-Unis, est de l'ordre de 150 890 dollars, soit trois fois plus que la fortune moyenne des Américains (48 200 dollars). (En comparaison, en 1956, la fortune nette moyenne d'un juif était un peu au-dessous de la moyenne). La fortune des protestants conservateurs (Bill, dans notre histoire) est de 26 200 dollars, soit environ la moitié de la moyenne générale. La fortune des Protestants et des Catholiques des classes moyennes (Jeff, dans notre récit) est du même ordre que la moyenne nationale ». Ainsi, les juifs ont trois fois plus de biens que le tellement calomnié Jeff le Bobo, et six fois plus que le – ô combien ! – méprisé Bill le Cul-Terreux.

Pour actualiser les paroles sonnantes de Frantz Fanon, éminent spécialiste marxiste du colonialisme : « Ce qui fait le partage du monde, c'est le fait d'appartenir ou non à une certaine espèce. La cause est la conséquence : si vous êtes riche, c'est parce que vous êtes juif ; et si vous êtes juif, c'est parce que vous êtes riche ». (Mutatis mutandis : Fanon, en ce qui le concerne, évoquait le statut « de l'Homme Blanc », dans la réalité coloniale de l'Afrique).

Lenni Brenner, auteur (trotskiste) de l'ouvrage Jews in America a écrit, récemment : « Pourquoi le lobby sioniste est-il si puissant, aux Etats-Unis, alors même que ses propres intellectuels ne cessent de déplorer la désaffection de la jeunesse pour ce mouvement ? »

La réponse est simple : les juifs représentent la couche ethnique (ou religieuse) la plus fortunée des Etats-Unis. Leur niveau de vie est tellement élevé qu'ils représentent ceux des Américains qui reçoivent la meilleure formation. Etant les mieux formés, ils ont une tendance à l'esprit scientifique et, partant, ils sont plus susceptibles que d'autres de s'orienter vers l'athéisme ou l'agnosticisme. Mais la minorité de vrais croyants, chez eux, n'en continue pas moins à disposer de fonds considérables à jeter dans la sébile des hommes politiques. »

Keister relève qu'« au moins un tiers des juifs investissent dans les capitaux à haut risque et à très haute rentabilité, tels les stock options et les obligations ; à comparer avec l'inexistence de ce genre d'investissement spéculatif chez les protestants, et aux 4 % de catholiques qui ont le même comportement ». Si les juifs ne détiennent pas le monopole de la spéculation à Wall Street, ils constituent bien, en revanche, le noyau dur du FCP A.L. Fredericks. Cela fait partie de leur tradition : Jay Gould et Joseph Seligman ont causé le crash boursier du « Vendredi Noir », à la fin du dix-neuvième siècle, tandis que Jacob Schiff a provoqué la panique du « Jeudi Noir » qui déclencha une dépression économique telle qu'elle affecta l'ensemble des Etats-Unis. Seligman s'illustra aussi en tant que responsable de l'Affaire de Panama, une entourloupe boursière qui marqua profondément la France.

« Durant la Prohibition », relève Robert Rockaway, auteur d'un livre apologétique consacré aux gangsters juifs, « cinquante pour cent des contrebandiers qui tiraient les ficelles étaient juifs, et ce sont des criminels juifs qui finançaient et organisaient la plus grande part du trafic des narcotiques aux Etats-Unis… Ces gangsters défendaient et aidaient la communauté juive » Murder Inc. [« Criminels Associés »] – gang à direction juive de

Chicago – fournissait des armes aux sionistes ; le gangster juif Mickey Cohen récoltait des fonds pour les terroristes juifs de l'Irgoun. Meyer Lansky, parrain de la Mafia américaine a assassiné un exportateur d'armes, qui avait le tort d'en vendre, aussi, à des pays arabes, et on sait qu'il légua sa fortune bien mal acquise à l'Appel Juif Unifié. Les dirigeants actuels de la communauté juive organisée sont en majorité les fils de gangsters, de tueurs, de trafiquants et de fraudeurs (juifs). Ainsi, par exemple, des Bronfman, fils du Trafiquant d'alcool Bronfman, ou encore de Michael Steinhardt, fils du mafioso « Steinhardt le Rouge », l'un des principaux mécènes d'un possible candidat démocrate à la présidentielle américaine : Joseph Lieberman.

Le Dr. William Pierce a écrit un article fort intéressant sur les escrocs juifs. Oui, je sais : le Dr. Pierce est un raciste d'extrême droite, mais cela n'invalide en rien ses observations. Une bonne moitié du discours antisioniste a bien été tiré des livres de Benny Morris, un nazi israélien, apologiste de l'épuration ethnique des Palestiniens, qui a regretté que la Palestine ne soit pas « goyimrein », « débarrassée des goyim », non, si je ne m'abuse ? Si nous nous référons encore aux ouvrages d'un Morris, alors nous n'avons absolument aucune raison d'ignorer le Dr. Pierce, lequel a écrit :

« Vous souvenez-vous de Michael Milken, d'Ivan Boesky, de Marty Siegel, de Dennis Levine et du scandale d'initiés qui faillit faire s'écrouler Wall Street, il y a une dizaine d'années – ruinant au passage des dizaines de milliers d'Américains comme vous et moi, qui perdirent toutes leurs économies à la suite d'une manipulation totalement artificielle des prix des actions ? Pas un seul des acteurs importants, dans ce scandale, qui ne fût juif…

« Vous vous souvenez de cette énorme catastrophe qui toucha l'épargne et les prêts, dans les années 1980, et qui finit par coûter aux contribuables américains 500 milliards de dollars ? Eh bien, en grande partie, l'effondrement du secteur financier, dans les années 1980, était dû à d'énormes investissements dans ce que l'on appelait des « actions pourries » [junk bonds], achetées par beaucoup d'institutions de courtage financier. Et l'homme, derrière ces actions pourries, le génie de la finance qui persuadait les courtiers financiers de les acheter, n'était autre que… Michael Milken.

« Vous souvenez-vous de Martin Frankel, qui extorqua plus de 200 millions de dollars à des compagnies d'assurances sises dans plus de cinq Etats, puis s'enfuit des Etats-Unis, en 1999, la police commençant « à brûler », dans son enquête ? Vous ne souvenez probablement plus de lui, mais vous avez quelque excuse : en dépit de l'ampleur de son escroquerie, les médias lui firent fort peu de publicité…

« Vous rappelez-vous Sholam Weiss, ce rabbin ultra-orthodoxe de New York, qui extorqua 450 millions de dollars à la compagnie d'assurances National Heritage, en Floride, dans ce qui fut, à cette date, la plus grande escroquerie à l'assurance vie de toute l'histoire des Etats-Unis ? Il a détourné les économies de toute une vie, patiemment constituées par 25 000 Américains, pour la plupart âgés, qui avaient investi la totalité de leur retraite dans cette compagnie d'assurances.

« Vous rappelez-vous les Quatre de New Square, ces quatre juifs orthodoxes de la ville entièrement juive de New Square, dans la banlieue new-yorkaise, qui fondèrent une école juive (yeshiva) bidon, qui n'existait que sur le papier, après quoi ils collectèrent plus de 40 millions de dollars de prêts de l'Etat, pour leur école de carton-pâte ? Ces Quatre, les voici : Chaim Berger, Kalmen Stern, David Goldstein et Jacob Elbaum. Quelques heures avant de quitter la Maison Blanche, Bill Clinton prit la peine de commuer les peines de ces quatre escrocs juifs. Le tribunal les condamna à restituer les 40 millions de dollars. Mais, à ce jour, le premier cent n'a pas encore été versé…

« Vous vous souvenez sûrement de Marc Rich et de son acolyte, Pincus Green ? Il s'agit de deux criminels juifs dont on a beaucoup parlé, l'année dernière, lorsqu'ils reçurent l'absolution de dernière minute de Bill Clinton. Ce sont des spéculateurs spécialisés dans les magouilles sur des fonds internationaux, qui ont enfreint un nombre considérable de lois dans leurs manips et leurs bidouillages, et qui ont mis à gauche quelques milliards de dollars pour leurs vieux jours, ce faisant. Mis en examen pour racket, fraude et autres félonies, ils prirent la fuite en emportant le grisbi. Rich a fait don d'environ 200 millions de dollars à Israël, et d'un montant inconnu à Bill Clinton, afin d'acheter sa clémence.

« Non que les juifs soient les seuls escrocs qui volent le peuple américain. George Bush est un escroc, or il n'est pas juif. Bill et Hillary Clinton sont des escrocs, or ils ne sont pas juifs, non plus. Il y a sans doute, en Amérique, plus d'escrocs gentils que d'escrocs juifs. Mais c'est probablement parce que les gentils sont quarante fois plus nombreux que les juifs…

« Non, les juifs ne sont certes pas les seuls escrocs, mais ils sont certainement les plus gros escrocs. Si vous entendez parler d'une escroquerie de cent mille dollars ; elle peut être le fait de n'importe qui. Mais si vous entendez parler d'une escroquerie de cent millions de dollars ; alors, là : vous savez que c'est un juif. »

Juger « racistes » ces observations serait une erreur. Les idéologues de la juiverie dénient, indignés, toute connexion entre la « religion », ou l' « ethnie », ou encore « les origines » des escrocs, et leurs escroqueries. Rien de particulièrement étonnant, à cela : ils sont payés pour ça. Mais, comme par hasard, notre A.L. Fredericks du début est dévoué aux juifs- **peu importe qu'il soit lui-même juif, ou non**.

Ainsi, le directeur financier d'Enron, Andrew Fastow, a certes été décrit par le rabbin de sa synagogue comme un « mentsh, un membre très dévoué à la communauté, soutenant très activement les causes juives et partisan actif d'Israël », tandis que son épouse, Lea Weingarten, « descendante d'une famille de philanthropes éminents et très respectés », qui est en train de plaider coupable en échange d'une réduction de peine, ne manque jamais un cours de religion à la synagogue.

Mais Kenneth Lay, le principal inculpé dans le scandale Enron – **bien que goy** – était tout aussi dévoué à la cause juive. Lui, et son épouse Linda – tout aussi Gentille que lui-même – ont récolté 850 000 dollars lors d'une vente de charité, l'année dernière, au profit du Musée de l'Holocauste d'Houston (au Texas), nous a appris le Jerusalem Report, lequel concluait ainsi : « Au total, Enron était pour quelque chose dans environ un tiers des 3,5 millions de dollars récoltés lors de cette manifestation en l'honneur du sénateur du Texas Lloyd Bentsen et de la spécialiste de l'Holocauste Ruth Gruber. »

Une fois encore, nous avons un exemple de cette connexion stupéfiante, étrange, et extrêmement étroite entre des escrocs et – non pas des juifs, mais des **causes juives –** qu'il s'agisse du culte de l'Holocauste ou de la cause sioniste. Lay et Fastow ont escroqué des milliards de dollars à Jeff l'Investisseur ; ils en ont volé encore plus à Bill l'Ouvrier, tandis que Lea Fastow-Weingarten siphonnait leur fric dans des paradis fiscaux aux îles Caïman. Mais, en matière de kermesses de charité, peu leur importaient les Américains indigents, ou les Africains affamés. Seule, la cause juive bénéficia de leur dîme.

Kenneth Lay n'est pas seul. « Sir » Conrad Black, un magnat goy des médias (que l'on dit marié à une éditorialiste juive suprématiste insupportable) est entièrement dévoué à la cause juive et sioniste. Il possède le Jerusalem Post : un journal sioniste extrémiste, qui accuse Sharon de mollesse. Conformément à toutes les attentes, il s'est avéré escroc. Il a raflé les capitaux de sociétés auxquelles il présidait, dérobant des centaines de millions de dollars. On peut presque en faire une règle : tout homme fortuné aimant les juifs et faisant des cadeaux somptueux à la cause juive est, de façon quasi certaine, un escroc. Qu'il soit juif, comme Fastow. Ou non-juif, comme Lay.

Si l'implication de criminels juifs est aisément compréhensible, qu'est-ce qui rend la cause juive tellement attractive, pour les escrocs goyim ? A ce sujet, le Dr. Pierce propose une analyse psychologique intéressante :

« Le plus grand avantage dont jouisse un escroc juif est sans doute le fait qu'il est quelqu'un de l'extérieur, un « outsider ». S'il se fait choper, un malfrat gentil devient un paria, aux yeux de son propre peuple. Un malfrat juif, lui, vole pratiquement tout le temps des Gentils, et c'est là une chose encouragée par sa religion et par une tradition ancestrale de son peuple. Il peut, certes, être puni par les Gentils, s'il se fait prendre en flagrant délit. Mais, aux yeux de son propre peuple, il ne deviendra jamais un réprouvé, et c'est la raison pour laquelle il n'est retenu par aucun scrupule moral. Il a donc tendance à aller plus loin qu'un escroc gentil, à sa place, ne le ferait. »

Là n'est pas l'unique avantage dont jouisse l'escroc juif. Son sentiment de victimitude, imposé à (et par) la société constitue, pour lui, un avantage encore bien supérieur, car, en sa qualité de victime perpétuelle, le juif ressent le besoin de corriger l' « injustice » dont il s'estime victime, par quelque action d'auto-compensation extralégale.

Ainsi, afin de justifier leurs vols de terres jordaniennes dans la vallée de la Arava, les Israéliens invoquent leur désir de corriger l' « injustice » commise par Mère Nature : des raisons géologiques ont fait que des sols alluvionnaires, d'une bien meilleure qualité agronomique, se soient déposés sur la rive orientale – jordanienne – de la Arava… Le vol de terres palestiniennes a été « expliqué » (entre autres, par le Rabbin Lerner) par la nécessité de corriger l' « injustice » de l'occupation romaine en Palestine, voici deux millénaires… La création de l'Etat juif est expliquée en invoquant l' « injustice » dont bénéficiaient les Arabes, avec leurs vingt-deux Etats, tandis que les juifs n'en avaient aucun… Quant au casse, en plein jour, des banques suisses, il est venu

corriger l' « injustice » des confiscations nazies… bien que les banques suisses n'eussent jamais reçu le moindre dépôt de fonds juifs.

D'une certaine manière, les musées de l'Holocauste représentent un facteur explicatif non négligeable de la montée de la criminalité juive, car ils renforcent chez les juifs le sentiment de leur victimitude.

Une extrême combativité, un état de guerre permanent contre la société des Gentils – traits permanents du paradigme juif – fournissent d'autres éléments explicatifs de la criminalité juive. L'état de guerre, qui a permis aux juifs d'imposer des taux usuraires et de collecter des taxes exorbitantes, de faire fonctions de marchands de sommeil dans des taudis sordides et dans des propriétés extorquées, est devenu, dans une certaine mesure, la norme, dans notre société « ouverte », néo-libérale, dans laquelle tout un chacun est en permanence en guerre contre tous les autres…

Ces traits caractéristiques du mode de fonctionnement juif séduisent certains non-juifs – nous les appellerons les « Mammonites » - lesquels préfèrent le paradigme quelque peu luciférien de l'outsider, en guerre contre la société, libéré des contraintes morales imposées par la majorité, et néanmoins « élu » par une entité supérieure… Ces « copieurs – imitateurs de juifs » sentent bien – à juste titre – qu'ils ne pourront que prospérer dans notre monde diligenté par les juifs. C'est pourquoi ils soutiennent la cause juive et admirent l'Etat d'Israël, Le Pays où les restrictions morales n'existent pas, Le Pays qui est un assassin en gros, un bousilleur d'environnement naturel, un blanchisseur d'argent sale, un meurtrier de masse et un champion toutes catégories des exportations d'armes et d'instruments de torture.

Jacob Ben Efrat, un militant israélien pro-démocratie, nous invite à « considérer Tel Aviv, dont un quart de la population est aujourd'hui constituée d'ouvriers immigrés originaires d'Extrême-Orient, d'Europe orientale et d'Afrique. Les globalisateurs capitalistes veulent une force de travail flexible, qu'ils peuvent transporter à volonté d'un pays à un autre. Résultat : le fossé entre les possédants et ceux qui n'ont rien ne cesse de s'élargir. Israël en est un exemple éclatant. Ici, le cinquième le plus favorisé de la population perçoit des revenus 21 fois supérieurs au cinquième des plus défavorisés (à comparer à « seulement » 11 fois, aux Etats-Unis). C'est cette caractéristique qui fait d'Israël ce pays tellement prisé par les Mammonites Gentils…

Aussi, pour un Américain, un Européen, ou un Russe, la conclusion est claire : pour le peuple, leurs politiciens pro-israéliens, pro-juifs, sont les pires qui soient. Et les meilleurs qui soient, pour les escrocs. Un investisseur potentiel dans Enron, qui aurait lu ce court essai, aurait pu, tout simplement, vérifier au préalable les libéralités versées par Enron au musée de l'Holocauste… Edifié, il en aurait assez appris pour décider d'aller voir ailleurs. A moins qu'il ne tînt absolument à se débarrasser de son fric, pour des raisons fiscales… Il suffira à un électeur californien de demander à Diane Feinstein ce qu'elle pense de l'Etat juif, après quoi notre brave électeur pourra voter pour elle en toute connaissance de cause – à condition, toutefois, qu'il soit maso et qu'il apprécie la guerre en Irak, une électricité privatisée hors de prix et une invasion d'ouvriers immigrés clandestins…

En effet, Diane Feinstein, une Démocrate (de nom), a contribué à la guerre en Irak beaucoup plus que n'importe quel Républicain moyen. « Quelques minutes après la déclaration de guerre de Powell, des Sénateurs démocrates en vue, tels Joseph Biden, du Delaware et Diane Feinstein, de Californie, déclarèrent qu'il s'agissait d'une sentence sans appel contre l'Irak. Ils ouvraient ainsi la voie à leur parti, l'invitant à venir se ranger derrière les partisans de la guerre, dont le déclenchement n'est plus, désormais, qu'à quelques semaines, voire quelques jours, devant nous », a noté le World Socialist Web Site, en février 2003. La compétition en cours, aujourd'hui, pour les voix juives et mammonites, pour les présidentielles américaines, est un très mauvais signe, tant pour Bill que pour Jeff : on leur demande de désigner le candidat qui les plumera de la meilleure manière…

En Suède, le seul Etat providence encore réellement existant (grâce aux fortifications de feu le Premier ministre antisioniste Olof Palme) est en train d'être démoli par Göran Persson, le Premier ministre suédois actuel, organisateur infatigable de conférences holocaustiques.

Au moment de voter, ou d'investir, l'Américain, l'Européen ou le Russe prudent se doivent de choisir une compagnie ou un candidat qui ne soutiennent ni la cause juive, ni la cause sioniste. Bien entendu, il peut s'agir du choix d'un homme politique d'origine juive, tel le sénateur du Minnesota Paul Wellstone, qui est mort dans un accident d'avion survenu à point nommé en octobre 2002. Wellstone était l'orateur le plus enflammé contre la guerre en Irak, et il soutenait la lutte du peuple palestinien. Michael Howard, le nouveau chef du parti conservateur britannique, est un autre bon exemple. L'idéologue d'extrême droite et raciste britannique Martin Webster l'a qualifié « d'opposant déclaré aux lois juives « anti-haine » ; il a dit à Israël quelques vérités bien senties au sujet de ce qu'il doit faire s'il veut obtenir une paix juste ; il s'est « marié à l'extérieur », et un de ses

fils s'apprête à entrer dans les ordres. Bien sûr, je préférerais avoir un Breton Anglo-Saxon-Celtique, blanc et non juif, comme Premier ministre de Grande-Bretagne, cela ne fait aucun doute. Mais, étant donnée la performance lamentablement pro-juive et pro-sioniste du caniche de l'Amérique (j'ai nommé le titulaire actuel de cette fonction, Tony Blair), qui présente pourtant toutes les qualités que je viens de mentionner, il y a sans doute matière à réfléchir un instant…

De fait, un non-juif qui aime la cause juive – à l'instar d'un Tony Blair, d'une Condoleezza Rice, d'un Bill Clinton ou d'un George W. Bush – est beaucoup plus dangereux qu'un juif qui se tient éloigné de toute cause juive.

Comme nous l'avons vu, les juifs et leurs alliés mammonites sont les gagnants nets des trois dernières décennies, durant lesquelles, comme l'a formulé l'éminent philosophe américain Immanuel Wallerstein, certains se sont fait des couilles en or, tandis que d'autres y laissaient leur chemise. « Le problème étant que la plupart des profits ont été réalisés à travers des manipulations financières »… Pour reprendre nos personnages : A.L. Fredericks a fait des profits, aux dépens de Bill et de Jeff.

Immanuel Wallerstein compare les événements de 1968 à un « naufrage », à la suite duquel le talentueux A.L. Fredericks a pu se hisser sur la plage « sans se préoccuper le moins du monde du sort de ses compagnons morts noyés ». Poursuivant la parabole wallersteinienne, en l'adaptant à notre propos, nous dirons que la noyade de Bill et de Jeff a servi à mettre en valeur la capacité du surdoué Fredericks à nager pour trouver le salut, en la leur présentant comme la preuve qu'ils avaient encore un espoir. Ici, Wallerstein est à côté de la plaque : cette interprétation n'a pas été celle de Bill et de Jeff, mais bien de la succursale à cent pour cent d'A.L. Fredericks : les médias détenus par les juifs et leurs magnats juifs. Sans cet outil indispensable, Fredericks aurait été condamné au goudron et aux plumes, dans la plus pure tradition américaine, au cas où il aurait échappé à un lynchage en règle.

C'est un processus similaire qui s'est déroulé dans de nombreux pays. La Russie en fournit un exemple tout récent, puisqu'un groupe d'escrocs (pour la plupart, juifs) ont fini par posséder la totalité des propriétés publiques de Russie, du gaz et du pétrole (Khodorkovsky et Abramovitch), à l'aluminium (Chernoy). On sait moins que la Russie a eu, elle aussi, son Jeff, qui a roulé Bill, avant qu'Alfred ne le roule à son tour. Le Jeff russe était un apparatchik du Parti ou un chef d'entreprise – un homme appartenant à l'élite de l'époque soviétique. Il dirigeait les industries du pétrole et du gaz ; il avait mis sur pied un programme spatial à la cheville duquel n'arrivait personne ; il dirigeait un énorme réseau ferré et aérien. Toutefois, Jeff le goy était simplement un gestionnaire, il n'était pas le propriétaire de ces capitaux. Alors, il succomba à la tentation de « privatiser » (lire : voler) la propriété publique. Il démantela le système soviétique, à seule fin de se retrouver escroqué par Alfred. En Russie, aussi, Bill est le dernier des perdants, en bout de chaîne : du temps de Jeff, il avait son modeste appartement et un salaire garanti. Mais Alfred trouvait à redire, à « de tels luxes, contraires à l'économie de marché ». En ce qui concerne Alfred, Bill peut bien crever demain, s'il n'est pas capable de tenir le coup face à la compétition de la main-d'œuvre chinoise, ou mexicaine…

Le capital financier des spéculateurs et des banques excéda les capacités industrielles et agricoles, créant la gigantesque bulle du dollar, qui ne tardera pas à exploser. Ceci explique la campagne actuelle, totalement hystérique, contre les « antisémites » : A.L. Fredericks ne veut pas que Bill et Jeff connaissent son nom, ni son adresse ; il préfère se cacher derrière une façade de « richards blancs » anonymes. Pour que ça marche, il faut que les « antisémites » soient toujours mis dans le même sac que les « racistes ». Et les juifs, dans le même sac que les Noirs ou d'autres minorités immigrées… : comme si la lutte contre Alfred avait quoi que ce soit à voir avec les qualités, raciales ou autres, de Jim, le demi-frère noir de Bill, ou d'Ahmed, un outsider inoffensif !

Pourquoi devrions-nous nous intéresser à la question de savoir qui a mis dans ses poches le cash de Bill : un Jeff, voleur américain pur sucre, ou un Alfred, escroc cosmopolite ? Certes, si l'argent juif restait toujours simplement de l'argent, il serait légitime, pour la classe moyenne, de s'en inquiéter. C'est pourquoi les socialistes du début du vingtième siècle et l'ancienne Ecole de Francfort considéraient l'antisémitisme comme « une défense petite-bourgeoise face au capital financier » – une défense déployée par Jeff, face à Alfred. De ce point de vue, un Américain de la classe moyenne a une authentique bonne cause sur laquelle veiller : tout bonnement ; son gagne-pain ! Mais les Américains ordinaires, de la classe ouvrière, ont-ils la moindre raison de se faire du mouron ? Si vous vous faites du souci pour le capital juif, ne devriez-vous pas vous en faire, dès lors, pour le capital des musulmans (l'homme le plus riche du monde est le Sultan de Brunei, un musulman), ou encore pour le capital des Arméniens et des Asiatiques (autres communautés fortunées venues d'outre-mer) ?

Tout capital d'une minorité ethnico-religieuse est source de problèmes, car les capitalistes minoritaires se moquent généralement des prolos indigènes comme de leur première chemise. Ils ne sont liés à eux ni par les liens du mariage ni par la foi religieuse, et ils peuvent se montrer envers eux bien plus cruels que les entrepreneurs du cru. Les minorités ethniques capitalistes – les Arméniens et les Grecs, dans l'Empire ottoman, les Chinois expatriés en Extrême-Orient, les Indiens de l'Afrique orientale – fournissent un point de comparaison intéressant, qui permet de comprendre la position occupée par les juifs dans le monde chrétien. Amy Chua, une universitaire philippine d'origine chinoise, appelle ces minorités « market-dominant ». Elle écrit :

« Les minorités dominantes sur le marché existent partout dans le monde. Ma famille appartient à la minorité chinoise des Philippines, peu importante en nombre, mais très entreprenante et économiquement très puissante. Bien qu'ils ne représentent qu'un pour cent de la population philippine, les Chinois contrôlent 60 % de l'économie privée, dont les quatre principales compagnies aériennes du pays et la quasi totalité des banques, des hôtels, des centres commerciaux et des principaux trusts. Les Chinois sont une minorité dominante sur le marché non seulement aux Philippines, mais dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est. En 1998, les Indonésiens chinois, qui ne représentent que 3 % de la population de l'Indonésie, contrôlaient environ 70 % du secteur privé indonésien, dont tous les plus grands trusts. Plus récemment, en Birmanie, les Chinois, très dynamiques, ont littéralement pris le contrôle de l'économie des régions de Mandalay et de Rangoon, la capitale. Les Libanais jouent ce rôle de minorité dominant le marché en Afrique de l'Ouest. Les Ibo sont une minorité dominante au Nigéria. Quant aux juifs, ils constituent une minorité prépondérante sur le marché dans la Russie post-communiste. »

Et pourtant, si Alfred le juif constitue une classe à part à lui tout seul, ce n'est pas uniquement en raison de sa cruauté.

Le Sultan de Brunei construit un palais, et il offre un Boeing à sa fille préférée. Paul Getty va s'isoler dans quelque île déserte.

Les juifs fortunés, eux, créent des médias, or les médias sont des outils qui altèrent les âmes. Aussi, leur influence dépasse, de très loin, la simple domination du marché : elle s'étend jusqu'à l'intérieur des eaux territoriales du contrôle mental, jusqu'ici encore inexplorées.

Ce pattern se constate partout, dans le monde. Sulzberger et Zuckerman possèdent une série de journaux américains, du New York Times à USA Today, tandis que leurs frères et sœurs monopolisent les rédactions en chef et d'autres postes éminents, à partir desquels ils diffusent leur discours. La liste des juifs occupant des positions clés dans les médias est trop longue pour la citer ici : on peut la trouver ailleurs (par exemple, dans la nouvelle préface de Kevin McDonald à son ouvrage The Culture of Critique).

Etablissant un lien entre la fortune et l'influence dans les médias, Benjamin Grinsberg, professeur de sciences politiques à l'Université John Hopkins a écrit, en 1993 :

« Bien que les juifs ne représentent, aujourd'hui, que 2 % de la population des Etats-Unis, près de la moitié des milliardaires américains sont juifs. Les directeurs exécutifs des trois principales chaînes de télévision, et des quatre plus grands studios de cinéma, sont juifs, comme le sont les propriétaires des principaux groupes de presse, dont le plus influent est celui qui édite le New York Times ».

C'est bien vu. Si ça n'était pas le cas, des médias libres pointeraient dans leur direction un index accusateur. Le peuple américain demanderait à Alfred de retourner ses poches et de rembourser, jusqu'au dernier dollar, les biens qu'il a volés. Toutefois, un tel remède ne leur vient même pas à l'esprit, aujourd'hui. La raison en est l'implication juive dans le discours. Aussi, terminerons-nous le premier niveau de notre analyse en mentionnant pour mémoire cette interprétation purement matérialiste, tellement chère aux cœurs des marxistes classiques :

« Les riches juifs achètent des médias afin de couvrir leurs méfaits (et ceux de leurs semblables) ».

Non. Les choses, en réalité, se passent ainsi :

Dans les médias, les juifs protègent les riches.

Dans les médias de droite, ils protègent tous les hommes riches et puissants – qu'ils soient juifs, ou non.

Dans les médias de gauche, ils estompent les traits qui permettraient de distinguer Jeff d'Alfred.

Est-ce là, vraiment, ce que les juifs veulent ?

IV – Les deux Dames de Strasbourg - Raz

Mais examinons les choses d'un peu plus près. La position juive dans le discours (général) est bien plus forte que ce qui suffirait à simplement assurer la protection des juifs riches. Aux Etats-Unis, et même en Europe occidentale, aucune opinion ne peut être proposée à l'opinion publique sans qu'elle ait reçu au préalable l'imprimatur (après avoir été contrôlée et corrigée) d'un groupe juif. Cette centralité des juifs dans le système occidental de pouvoir a été excellemment illustrée par un ex-directeur de la CIA, James Woolsey, lequel a récemment déclaré : « Les juifs sont les grands champions, dans l'histoire, de l'Etat de droit, si bien qu'ils en sont venus à l'incarner. L'antisémitisme menace l'Etat de droit, et l'intolérance envers les juifs représente un premier pas vers un pouvoir dictatorial ». La CIA n'est pas spécialement réputée pour son amour de l'Etat de droit… Mais bien, en revanche, pour son amour des élites au pouvoir. C'est la raison pour laquelle la conjecture de Woolsey peut être interprétée ainsi : « Les juifs en sont venus à incarner le pouvoir des élites ».

Des opinions similaires sont exprimées par le président George W. Bush, Condoleezza Rice, et tous les candidats à la présidence américaine, qui sont prompts à se trouver des origines juives ou, à défaut, à trouver des origines juives à leurs épouses et maîtresses. Il est d'ores et déjà établi, comme l'a constaté à juste titre l'hebdomadaire israélien Vesty, que quatre – sur cinq – candidats majeurs à la présidentielle américaine sont éligibles à la citoyenneté israélienne…

Le même phénomène peut être observé en ce qui concerne l'Empire du Mal aujourd'hui disparu. Dans l'Europe de l'Est communiste de l'après-guerre, les juifs incarnaient le rôle du Kremlin : ils constituaient les gouvernements, les services de sécurité et l'appareil idéologique de nombreuses Républiques, tant indépendantes que soviétiques. Leur influence fut maximale durant la période 1945 – 1956, où ils constituaient la composante des élites nationales la plus loyale envers Moscou. Après 1956, tandis que ces pays acquéraient plus d'indépendance, l'influence des juifs dans les structures de pouvoir s'affaiblissait. Mais le rôle qu'ils assumaient dans le mouvement dissident se renforçait dans la même proportion. Si, dans le passé, les régimes à direction juive de la Hongrie, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie étaient communistes purs et durs, de nos jours, c'est à l'ombre de la Bannière Etoilée américaine [Stars and Stripes] que l'Ascension juive s'y opère.

Dans ces pays, à la suite des révolutions des années 1990, les juifs (fort peu nombreux) devinrent l'incarnation du mode de vie occidental, du monde américain unipolaire. C'est particulièrement perceptible en Hongrie, en Bulgarie et en Roumanie : les nouveaux dirigeants post-communistes de ces pays ont établi des relations étroites avec l'Etat juif ; ils ont créé des musées de l'Holocauste, prêché la croisade contre l'antisémitisme (identifié aujourd'hui à l'anti-américanisme, comme il l'était, hier, à l'antisoviétisme)... Dans le monde post-communiste, les juifs sont souvent perçus comme la Cinquième Colonne de la mondialisation sous houlette américaine. Aujourd'hui, les forces pro-américaines (qualifiées de « pro-démocratie » , de « pro-libérales », ou encore de « pro-marché » par les publication occidentales) comportent un nombre disproportionné de juifs et de Gentils philosémites, bien que la composante juive dans la population générale soit numériquement des plus modestes.

Les dernières élections législatives en Russie le confirment. Tandis qu'en Russie (au sens strict) le parti ultra-pro-marché et pro-Etats-Unis, l'Union des Forces de Droite [acronyme russe : SPS], a obtenu 4 % des voix, en Israël, les juifs russes lui ont accordé 41 % des leurs...

Le Professeur Alexander Panarin, un philosophe socialiste russe, a écrit : « Les juifs sont amoureux fous des Etats-Unis. Dans les pays qui continuent à résister aux ambitions globalisatrices américaines, ils sont souvent perçus par la population indigène comme la Cinquième Colonne des Etats-Unis. Une conversation avec un intellectuel juif se termine presque toujours par le panégyrique, de la part de celui-ci, de la mission de l'Amérique dans le monde, et par des observations méprisantes sur les patriotes « archaïques incapables de comprendre cette mission et les exigences de notre temps ». Les juifs préfèrent assigner aux Etats-Unis la mission de contrôler la majorité de l'humanité, et l'omniprésence des Etats-Unis dans le monde contemporain est perçue par eux comme une sorte de police d'assurance. C'est pourquoi, à leurs yeux, la souveraineté nationale doit être sapée, et le contrôle américain s'étendre. Absolument partout. »

Une position, peu ou prou similaire, a été adoptée par l'historien communiste Sergey Kara-Murza et le penseur nationaliste Alexander Dugin. Ni l'un ni l'autre ne considère que les juifs seraient irrécupérables : au contraire,

tous deux sont unis dans une louable tentative de gagner les juifs aux côtés des indigènes dans la confrontation mondiale. Sans doute vivent-ils de leurs souvenirs de l'époque – désormais entièrement révolue – où les juifs soutenaient la Russie soviétique, où le couple Rosenberg fut exécuté pour l'avoir aidée et où tous les théoriciens du complot situés à droite, de Winston Churchill à Douglas Reed, voyaient dans le communisme un complot juif.

Aussi, ils souscrivent, eux aussi, (sans jamais tenter d'en expliciter les raisons) au concept de l'importance des juifs pour le monde. Toutefois, cette importance n'est pas (ou pas seulement) due à la richesse juive : en Russie soviétique, les juifs n'étaient pas riches, et néanmoins leur influence représenta un facteur non négligeable dans la création de l'Union soviétique (et aussi, dans son effondrement).

La vision ordinaire, banale, de l'influence juive, en tant que sous-produit de l'argent, ne permet pas d'expliquer le phénomène, sauf à introduire la catégorie « Eglise » dans l'équation, comme le fait Toynbee. Dans la société traditionnelle, la fonction du discours, le Super Ego national, a été monopolisée par les prêtres. L'Eglise était responsable de la conscience de la nation, tandis que les gouvernants étaient responsables du bien-être matériel du peuple. Dans une situation idéale, l'Eglise et l'Etat représentent deux autorités indépendantes (et mutuellement interdépendantes – bien que cet équilibre ait été fréquemment sapé par la force du pouvoir papal ou royal), l'Eglise mettant l'accent sur le bien-être spirituel et le besoin de solidarité du peuple envers le souverain. Ainsi, l'Eglise fait sien le pouvoir absolu du gouvernant, tout autant qu'elle lui impose des limites.

Allons, si vous le voulez bien, dans la capitale de l'Alsace, un petit territoire pris en sandwich entre l'Allemagne et la France, et foyer d'une communauté juive (ashkénaze) très ancienne – la première communauté juive ashkénaze de France, en vertu de l'intégration de l'Alsace dans ce pays. Sur les piliers de l'imposante cathédrale de Strasbourg, on voit deux figures féminines. L'une, hiératique, porte couronne. Quant à l'autre, courbée, elle porte un bandeau sur les yeux et tient à la main une lance. Brisée. Ces deux allégories représentent, respectivement, l'Eglise et la Synagogue. Ces deux gentes dames semblent en compétition pour retenir l'attention du Roi. Pas seulement du Roi des Cieux. Mais, aussi, du Roi terrestre.

Mais il semble que la vision des artistes qui ornèrent la cathédrale de Strasbourg était quelque peu prématurée. Malgré sa lance brisée et bien qu'elle ait perdu sa couronne, la plus âgée des deux dames a encore plus d'un tour dans son sac. D'abord, elle est plus accommodante avec le Souverain. La puissante Eglise exige beaucoup de choses du Roi, tandis que l'establishment concurrent – c'est-à-dire l'establishment juif – lui apporte son concours sans formuler la moindre exigence. La Synagogue se comporte, vis-à-vis du Roi Gentil comme Jézabel la Sidonite vis-à-vis d'Ahab, le Roi d'Israël : elle le considère tout-puissant, au-dessus des règles morales et des reproches. A ses yeux, il peut voler et massacrer tout son saoul. Dès lors qu'il l'aime, il n'y a pas de problème : il est pardonné d'avance ; il bénéficie de son entier soutien. Elle ne cherche pas à le détrôner – surtout pas ! – car elle sait fort bien qu'à elle seule, elle serait bien incapable de régner sur une terre qui lui reste en fin de compte étrangère. Pour l'Eglise chrétienne, le Roi doit être bon pour le peuple. Mais la Synagogue – Eglise étrangère – n'a pas de ces exigences : elle est impitoyable pour la populace des Gentils. Mieux : elle est l'ennemie jurée de la seule Véritable Souveraine exigeante et indépendante. J'ai nommé : l'Eglise...

Comme nous le savons, l'Occident a été déchiré, des siècles durant, par le conflit entre les pouvoirs royal et papal, jusqu'à ce que la Révolution française parachève l'abolition de l'Eglise. La force instigatrice du combat de la Révolution française contre l'Eglise n'était pas athée : le peuple qui profana Notre Dame et d'autres grandes et magnifiques cathédrales de France proposait un culte alternatif – à la Raison Suprême. La plupart de ces gens étaient d'ex-ecclésiastiques, souvent liés à la « tendance gallicane », qui tentait d'établir une église de France autocéphale (= indépendante). Tragiquement, leur aspiration fut repoussée par l'Eglise Catholique. Après quoi, ces réformateurs déçus se muèrent en révoltés. Ils ne réussirent toutefois pas à instituer une nouvelle église, car une Eglise est destinée à pourvoir à la dimension mystique de l'Autorité suprême, chose que la Raison ne peut faire. Tout ce qu'ils réussirent à faire, ce fut miner l'Eglise catholique en France.

Hermann Hesse a bien décrit cela : « Dans la vie spirituelle de l'Europe post-médiévale, deux tendances principales dominaient, tout en coexistant : la libération de la pensée de l'autorité, c'est-à-dire la lutte de l'esprit, adulte et souverain, contre la suprématie de l'Eglise romaine, d'une part. Et, d'autre part, la quête clandestine, mais passionnée, d'une légalisation de cette liberté par une nouvelle autorité supérieure. »

Ainsi, l'Histoire nous a apporté la confirmation du fait qu'aucune société ne peut survivre sans Eglise. « Vous allez devoir servir quelqu'un… Peut-être s'agira-t-il du Diable, peut-être sera-ce le Seigneur… Mais vous allez devoir servir quelqu'un… », pour reprendre la formulation de Robert Zimmerman, alias Bob Dylan. Le court interrègne de la « société civile », bâtie sur les ruines de la Bastille, prit fin avec la constitution des juifs en une nouvelle caste sacerdotale.

L'Eglise alternative de notre société – c'est-à-dire : les juifs – a survécu, comme en suspens, durant des siècles. Tant que l'Eglise chrétienne se chargeait du discours, les juifs n'avaient tout simplement aucune chance d'entrer dans la compétition. Mais, une fois le pouvoir de l'Eglise brisé par les assoiffés de liberté, la structure de remplacement – la « roue de secours » – juive vint la remplacer.

L'importance du choix entre « l'Eglise OU les juifs » fut parfaitement ressentie par les intellectuels européens. Dans son film magnifique et obsédant Fanny et Alexandre, le brillant metteur en scène Ingmar Bergman oppose entre eux les deux personnages d'un évêque de l'Eglise luthérienne – austère et lugubre – et d'un juif – doux et charmant au possible. L'évêque maltraite ses enfants adoptifs, qu'il séquestre dans un grenier sans fenêtre. Le juif sauve ces enfants, et il aide leur mère, qui finalement recouvre la liberté. L'évêque meurt d'une mort atroce, et le juif le remplace, à la tête de la famille.

Bergman n'essaie même pas de donner à sa fable un quelconque réalisme : son juif, un orthodoxe vêtu d'un ample yarmulke [manteau traditionnel, ndt] noir, boit du vin en compagnie de Suédois lors d'un repas de Noël – chose qu'aucun juif religieux ne ferait pour rien au monde. D'un autre côté, des (juifs) anti-juifs tels T.S. Elliott, G.K. Chesterton et Jorgen Graf, un spécialiste – iconoclaste – ès Holocauste, ont fini par être accueillis dans l'Eglise.

L'Ascension de l'église Judaïque est semblable à celle des Eunuques à la cour des empereurs byzantins, ottomans ou encore chinois, ont noté (séparément) Michael Neumann et Siegfried Tischler. Cette ascension ne peut se produire que lorsque le pouvoir du Roi est affaibli. Si l'Amérique avait des dirigeants américains valides, elle ne serait pas réduite au niveau constaté aujourd'hui d'obéissance à ces Eunuques de Sulzberger et autres Foxman, pensent-ils. Cependant, à mon avis, cette comparaison ne tient pas : même une puissante aristocratie a besoin du soutien d'une Eglise, si elle veut légitimer son pouvoir. Si l'Eglise chrétienne ne peut plus assurer ce rôle, une Eglise alternative viendra se substituer à elle – par défaut.

Les juifs ont été bien préparés à la prise de contrôle par leur attitude vis-à-vis du discours. Au cours des siècles de gouvernement chrétien, les juifs fortunés (que nous avons évoqués au chapitre précédent) se sont chargés, traditionnellement, du lourd fardeau consistant à assurer le logis et le couvert à des érudits juifs et à les marier à leurs filles richement dotées. Un juif riche savait qu'il était de son devoir de pourvoir au gîte et au couvert des érudits. Les juifs riches ont quelque raison pratique de s'introduire dans les médias (comme nous l'avons mentionné plus haut). Mais ils n'avaient apparemment aucune raison pratique de dépenser de l'argent pour ce vaste appareil idéologique qu'est l' « église alternative ». Vue sous l'angle opposé, cette église alternative (appelons-la : Les Juifs) était, bien au contraire, la raison d'être [en français dans le texte, NdT] de leurs efforts.

V – Derash - L'Ane du Messie

Ces riches juifs ne sont rien d'autre que l'Ane du Messie, pour rester dans la terminologie juive. Cette expression a eu beaucoup de succès en Israël, voici quelques années, après que l'écrivain Seffi Rachelevsky ait publié un fort volume portant ce titre. Dans ce livre, il affirmait que l'establishment religieux cabaliste juif considère que les juifs ordinaires ne sont que l' « Ane du Messie » : ils sont censés transporter le Messie, sans comprendre véritablement la nature de leur fonction.

Cette expression est tirée des propos du Prophète Zacharie [9:9] : « Ton roi est venu… monté sur un âne » [xamor]. Les Sages dirent : il s'agit du même âne qu'Abraham (« il sella son âne » [Genèse 22:3]) et Moïse (« il les installa sur un âne », [Exode 4:20]) avaient chevauché.

Le créateur du Golem, Maharal de Prague, a expliqué cette énigme au moyen d'un jeu de mots [Gevurot 5:29] : en hébreu, 'xamor' signifie « âne », tandis que 'xomer' désigne la « matière ».

Le Messie (et, avant lui, Abraham et Moïse) est capable d'utiliser des instruments matériels (« de chevaucher l'âne ») sans succomber au monde matériel. Dit simplement : l'esprit finit toujours par l'emporter sur la matière, et la manière dont le Messie de l'Esprit vainc la matière consiste à utiliser l'Ane de la Matière.

D'après Rachelevsky, la théologie cabalistique du rabbin Cook, avec son mélange entêtant d'idées messianiques, de haine envers les goyim et la gauche sioniste socialiste, de désir de revanche et de bains de sang, est devenue

l'idéologie prédominante chez les juifs orthodoxes. « L'obtention du pouvoir absolu est le but qui les façonne ; ils sont entièrement voués à la destruction de la démocratie israélienne et à la reconstruction du Troisième Temple (qui annoncera la venue du Messie) et, peut-être, à faire jaillir l'étincelle qui enflammera une apocalypse d'ampleur mondiale ». « Les cabalistes n'ont rien objecté lorsque les sionistes socialistes bâtissaient Israël et faisaient ses guerres, pavant la voie à la rédemption si longtemps attendue du peuple juif. Mais, une fois obtenus ces objectifs nécessaires, la Gauche doit redescendre de la scène de l'Histoire, car son existence même entre en contradiction avec le concept du salut national-religieux », a écrit Eliezer Don Yehiya dans Ha'aretz.

« Certains critiques ont vu dans ce livre de nouveaux Protocoles des Sages de Sion. En réalité, l'Ane du Messie est bien pire, il appartient à la catégorie des ouvrages antisémites les plus virulents », conclut le critique orthodoxe.

Le livre de Seffi Rachelevsky, cet « antisémite virulent », connut un immense succès en Israël : il fut salué par nombre d'intellectuels israéliens, du plus grand poète contemporain Nathan Zach, au militant pacifiste Uri Avnery, qui le qualifia de « livre le plus important publié ici (en Israël) depuis des années. Toute personne soucieuse de l'avenir du pays doit lire ce livre ».

« Beaucoup de rabbins respectables participent (en ce moment) à une conférence en faveur de la reconstruction d'un temple sur les ruines de deux des lieux saints musulmans les plus sacrés, tout en sachant pertinemment que cela entraînerait une guerre entre nous et un milliard de musulmans – et il n'y a pas un seul rabbin qui ose protester publiquement contre cette folie ! Nous voyons les « nationalistes – religieux » et les ultra-orthodoxes – récemment encore ennemis jurés – resserrer les rangs, sous la bannière commune de la haine envers les goyim », poursuivait Avnery, qui demandait ensuite : « comment le judaïsme a-t-il pu se muer en une telle monstruosité ? »

Rachelevsky a expliqué le processus, dans le moindre détail : il a révélé le code secret enfermé dans ce message. Il nous révèle tout un monde, inconnu jusqu'ici de nous : des centaines de faits inédits, des centaines de citations du Talmud, du Livre de Zohar, de Rambam, de Ha'ari, du Maharal, du rabbin Cook et de beaucoup d'autres sources encore.

Mais ces faits et ces citations étaient-ils réellement inconnus ? Il existe une énorme littérature qui expose les idées toxiques du judaïsme. Depuis le Quatrième siècle, époque où Saint Jean Chrysostome a étudié et critiqué la nouvelle foi du Talmud, ou encore le Douzième siècle, époque où l'Occident prit conscience de la foi juive (jusqu'alors, les Européens pensaient que les juifs adhéraient au judaïsme biblique pré-chrétien), et même avant la publication d'ouvrages récents, tels Trois Mille Ans de Tradition Juive, d'Israël Shahak, ou Les Dieux Etranges du Judaïsme, de Michael Hoffman, il existait des milliers de livres traitant du sujet. Durant des siècles, des juifs, par centaines, ont jeté le froc du judaïsme aux orties, se sont convertis au christianisme et ont révélé les secrets de la « haine des goyim » et de « la recherche du pouvoir absolu ». Mais la communauté juive se contenta de se tordre les bras et de crier à l' « antisémitisme ! ». Et même Uri Avnery, dans un discours qu'il prononça à Cologne, cinq ans après son éloge de l'ouvrage de Rachelevsky, choisit d'oublier délibérément « les faits inconnus et les centaines de citations » et de rejoindre le camp des dénonciateurs… Pour dénoncer, non « ceux qui haïssent les goyim et sont à la poursuite du pouvoir absolu », mais… les « antisémites », c'est-à-dire (dans sa novlangue) ceux qui ont fait connaître et les faits et les citations en question…

Toutefois, bien que Rachelevsky ait accompli un pas important en révélant le véritable visage du judaïsme à ces « enfants kidnappés » que sont les Israéliens modernes, sa théorie ne tient pas, à l'épreuve des faits. Même si nous acceptons sa théorie d'une intoxication des juifs orthodoxes par les cabalistes messianiques, cela ne signifie nullement que leurs opinions (aussi horribles soient-elles) puissent trouver leur traduction dans une politique cohérente. Les juifs orthodoxes représentent la fraction la plus pauvre et la plus discriminée de la société israélienne. Même les juifs religieux – nationalistes sont loin de détenir un quelconque pouvoir, et les colons brutaux d'Hébron, qui ne sont que quelques dizaines, tout au plus, sont l'exception qui confirme la règle. Quoi qu'ils puissent penser des sionistes de gauche, cela n'a vraiment aucune importance.

De plus, le sionisme socialiste n'est pas moins dégueulasse que les enseignements du rabbin Kook. Lasse Wilhelmson l'a qualifié – à juste titre – de national-socialisme juif. Si vous tenez absolument à entendre des opinions repoussantes, la « gauche » sioniste non-religieuse est un bon endroit, pour commencer. Matti Golan, exemplification du sioniste libéral non-religieux, ancien directeur du quotidien Ha'aretz, a écrit, à la veille du Nouvel An : « Ceux qui disent que la même loi devrait s'appliquer tant à nous qu'aux pays musulmans, en matière d'armes nucléaires, ne se préoccupent pas de notre bien-être. A la question de savoir comment nous pouvons être tellement sûrs que ces armes ne seront jamais utilisées à mauvais escient, nous devons affirmer

franchement : « Notre confiance (à ce sujet) découle du fait que nous ne sommes pas eux ; nous ne sommes pas comme eux, et ceux qui disent autre chose ne sont absolument pas intéressés par la vérité. Permettre à des pays musulmans de continuer à détenir des armes nucléaires reviendrait à accepter un suicide planétaire. » En réalité, avec verbosité, Matti Golan ne faisait là que reprendre les paroles de la prière du matin prononcée par tout juif : « Sois Béni, Seigneur, de m'avoir fait différent des goyim, d'avoir fait que leur destin ne soit pas le nôtre et que nous nous ne soyons pas semblables aux autres Nations qui peuplent la Terre. »

Ainsi, Rachelevsky s'est trompé, et la popularité de son livre, en Israël, fut motivée essentiellement par le choix du coupable. En effet, les sionistes n'aiment pas les juifs religieux. A juste titre, il a identifié la strate cachée du judaïsme à « la haine envers les goyim » et à « la poursuite d'un pouvoir absolu », mais il s'est trompé, quand il l'a accusée d'avoir réactivé la communauté relativement réduite des juifs religieux. Il s'est trompé, aussi, en faisant des sionistes socialistes (racistes comme pas un) l'innocent Ane du Messie. Les sionistes socialistes (que l'on qualifie de « gauche israélienne » pour une raison que je ne parviens toujours pas à m'expliquer…) ne jouent pas un rôle moins important que celui des juifs puissants, ailleurs dans le monde, de Sulzberger à Soros. D'une certaine manière, tous les juifs jouent inconsciemment le rôle de l'Ane du Messie, alors que le Messie est esprit, et non un être fait de chair et d'os.

Le rabbin Leitman, cabaliste israélien de renom, a expliqué qu' « il n'y a pas de Messie qui serait une personne, du point de vue cabalistique, voire même du point de vue du judaïsme orthodoxe. Les cabalistes ont expliqué explicitement que le Messie est la Lumière céleste, la Force Hautement Spirituelle qui descend dans notre monde et rend meilleure l'espèce humaine en élevant sa conscience à un niveau supérieur. « Messiah » [Messie] est un dérivé du verbe 'liMshoh' (encore un jeu de mots, les cabalistes aiment tellement ça !), « tirer », car il tire les gens, de ce marécage, de cet entre-deux qu'est l'existence quotidienne, vers un niveau supérieur. Tel est le Messie. Des lumières indiquant la direction peuvent exister à chaque génération : il ne s'agit que d'enseignants et de prêcheurs. Le Messie, quant à lui, est une force spirituelle. Non un homme. »

Sergey Balandin, un écrivain russe spirituel, fort intéressant, qui vit à Jérusalem, a noté la similarité entre ce point de vue et celui du christianisme. Mais il s'agit du genre de similarité qui peut exister, par exemple, entre les antipodes. Le Christ est, en vérité, la Lumière Céleste, qui brille pour tous ceux – grecs comme juifs – qui veulent L'accepter, tandis que la Lumière du Messie Juif brille pour les seuls juifs, en répandant l'obscurité sur les chrétiens. Si un juif comprend que la Lumière du Christ brille pour quiconque l'accepte, il devient chrétien. Mais l'obscurité répandue par le Messie juif coupe l'homme du Christ, et donc l'éloigne de Dieu. En effet, tout ingénieur en éclairage vous le confirmera : si vous voulez mettre en évidence un homme dans un spot light, assurez-vous, avant d'allumer le projo, qu'il est bien entouré d'une profonde obscurité.

VI – (SOD) - ISRAEL IS REAL

Le Messie juif, que les juifs portent sur leur dos, à l'instar d'un âne, au cours de leur long voyage à travers les siècles, est un Esprit, qui est avec juifs dans la même relation que le Christ – avec l'Eglise. Mais les juifs ne le considèrent pas comme Dieu. A juste titre, car « il ne s'agit pas de Dieu, mais de l'idole que les juifs adorent », écrit Simone Weil, qui poursuit : « Non pas quelque figurine en bois, ni en métal, mais une Nation – c'est-à-dire un objet, tout aussi terrestre. La foi juive ne peut être séparée de l'adoration de cette idole, en raison de son concept fondamental : l'Election ».

En effet, un juif considère être une partie intégrante, inséparable – une unité – d'Yisrael, grande entité sacrale, qui est avec l'individu juif dans le même rapport que la ruche avec une abeille, ou encore l'Eglise avec un catholique. Yisrael est la figure androgyne centrale de l'univers juif, car il est l'époux de la Torah, laquelle est l'épouse Elue de Dieu. Mais, tandis que dans l'univers chrétien existe la paire Christ-Eglise, dans l'univers juif, Yisrael, l'Eglise des juifs, est comme, pour les chrétiens, le Christ. Car l'Eglise des juifs – Yisrael – adore Yisrael, c'est-à-dire : elle-même. Cette persona narcissique de rang supérieur, sorte de surmoi névrotique de la personnalité collective des juifs, a sa propre volonté. Et cette volonté ne coïncide pas avec les volontés et les désirs des individus juifs. Yisrael ne se soucie nullement des juifs en tant qu'individus. Les juifs, Yisraël peut parfaitement s'en passer, si sa mission l'impose.

Howard Bloom, auteur du Principe de Lucifer, livre récent (et populaire), a proposé une explication à partir d'une analogie scientifique : « Au début du vingtième siècle, l'entomologiste William Morton Wheeler observait la vie des fourmis. Aucune fourmi n'est une île perdue dans l'océan. Vues par l'homme, les activités des

individus fourmis semblent avoir beaucoup moins d'importance que le comportement de la colonie prise dans son ensemble. En réalité, la colonie se comporte comme une créature indépendante : elle se nourrit, expulse ses déchets, se défend, et pense à son avenir. Wheeler fut celui qui, le premier, qualifia de « super-organisme » un groupe d'individus qui se comporte, collectivement, comme un seul être vivant. Vous comme moi, à l'instar des fourmis et des diverses familles de cellules d'une éponge, nous sommes les éléments d'une vaste population, dont les efforts conjoints font se mouvoir et progresser sur le chemin de l'existence une créature de dimensions supérieures. Comme les fourmis, nous ne pouvons survivre en total isolement d'avec l'essaim humain. Nous sommes les composants d'un super-organisme… Nous vivons en tant qu'individus, mais nous appartenons, aussi, à quelque chose de plus grand que nous-mêmes, ce quelque chose étant doté d'une physiologie complexe et d'une vie mentale dont nous nous faisons l'expression, que nous exprimons, tout en ne la comprenant que très vaguement. »

Beaucoup de juifs furent enthousiasmés par le livre de Bloom : « J'ai rencontré Dieu, et il habite Brooklyn ! Howard Bloom est l'égal d'un Darwin, d'un Freud, d'un Einstein ! », a écrit Richard Metzger… Car Bloom reformulait, en des termes quasi scientifiques, ce qu'instinctivement ils ressentaient. Ils avaient ce sentiment que leur appartenance « aux Juifs » échappait largement à leur compréhension, tout en étant aussi vraie que nature. Ils avaient le sentiment d'être en compétition avec tout le reste de l'humanité, non pas en tant qu'individus, mais en tant que groupe. Ils ressentaient la réalité suprême de ce « super-organisme » (pour parler comme Bloom) qu'est Yisrael, démontrant par là même qu'il ne s'agit en rien d'une réalité imaginaire. Et ils ne considéraient nullement que Dieu lui fût supérieur.

Un chrétien sait qu'au-dessus de tout, il y a Dieu, et que l'Eglise est centrale, pour la communauté. Mais un juif, en général, prend son sentiment d'appartenir au super-organisme national pour un sentiment religieux. C'est la raison pour laquelle la synagogue était plutôt un club qu'un lieu de prières (Le bruit et les bavardages des juifs en leurs synagogues constituaient le principal motif de récrimination des juifs réformés du dix-neuvième siècle). Les juifs religieux croient en un Dieu qui est le Dieu d'Yisrael, protecteur divin du super-organisme. Leur « monothéisme » n'est pas une religion tribale, comme l'affirment leurs détracteurs. Non : c'est l'extrême égocentrisme d'une fourmi totalement incapable d'imaginer qu'une quelconque forme de vie puisse exister en-dehors de sa fourmilière, ou encore que puisse exister un dieu qui ne soit pas le Dieu des Fourmis ! Et rares sont les juifs pieux qui ont une perception du Dieu Père de Tous les Hommes, consubstantiel au Christ. Ces rares juifs, qui sont les Fils des Prophètes, sont rejetés par « les Juifs ». Ils sont très proches du Christ, et l'Eglise ne cesse de prier la grâce divine de les y conduire.

Au modèle purement biologique et matériel de Bloom – la fourmilière – correspond un modèle profondément spirituel, qui permet de se représenter l'énigme de l'existence juive. Les Elus étaient les membres d'Israël, la grande super-âme, pendant, sur le plan spirituel, du super-organisme de la biologie. Touché par Dieu et forgé par Son Alliance, Israël était une super-réalité, dans le monde pré-chrétien. Avec la venue du Christ, cette super-âme connut une catharsis et sa plus grande part – la meilleure – fut admise – par le baptême – dans la super-âme de l'Eglise. Néanmoins, la partie formée des scories (restantes) d'Israël ne disparut pas pour autant. Elle perdura, pour partie, dans le monde spirituel, et pour partie, dans le monde matériel. Elle est toujours réelle, par opposition à la réalité imaginaire des nations dé-spiritualisées. Mais elle est démonoïde et désorientée. Elle se souvient vaguement de la raison pour laquelle elle a été choisie (élue), aussi tente-t-elle d'agir. Mais, sans le Christ, ses efforts partent dans la mauvaise direction. Elle est devenue une parodie de l'antique Israël et, tout en s'efforçant de faire advenir les prophéties, elle – nous l'appellerons : Yisrael dans la suite de ce texte) crée le mal, du point de vue chrétien.

Yisraël est en rébellion contre Dieu. Aussi est-ce à Lucifer qu'il s'assimile.

Yisraël ne peut ni vivre, ni mourir. Tel un éléphant fou, le reste dé-spiritualisé du vénérable Israël de jadis divague dans le monde, semant la destruction sur son passage. Il combat le Christ, car le Christ a expurgé Israël de la substance brutale qui était la sienne, l'empêchant de pouvoir continuer à croire seul possible son propre Univers. Et Yisraël continue à espérer en sa victoire, qui passe par l'élimination du Christ de ce monde. Ses plans échoueront lamentablement : la Jérusalem dont rêvent les juifs n'existera jamais. Tout en espérant l'édifier, ils ne font que détruire la Terre promise. Le monde qu'ils fabriquent n'est qu'une parodie horrifiante des visions prophétiques.

Mais, sur ces entrefaites, la grande Super Âme de l'Eglise – cette réincarnation d'Israël dans le feu baptismal du Christ – a souffert de terribles calamités. Les communications étant rompues entre l'Orient mystique et traditionnel et l'Occident exotérique et matérialiste, ces deux moitiés d'une unique conscience furent schizophréniquement séparées. Tout en devenant physiquement plus fort, l'Occident s'affaiblit spirituellement.

Pour Yisraël, ce fut l'opportunité rêvée. Bien que malade et mal dirigé, il était, en ce qui le concerne, déjà une réalité, tandis que les Eglises nationales disparaissaient peu à peu. Une Nation sans sa propre Eglise nationale est un corps sans vie et sans âme, puisque c'est son Eglise qui en était l'âme.

Ainsi, Yisrael prospéra sur les corps sans vie des nations sans église, inventant une imitation parodique de leur Surmoi. Mais, si l'Eglise attirait les plus spirituels, Yisraël, ce Pitre parodique, attire la lie, prête à se détourner du Christ, à dénier toute spiritualité et à rechercher avidement les seuls biens matériels.

C'est la raison pour laquelle Yisraël est perçu par les Gentils comme Mammon, divinité des biens matériels. Pour un adorateur de Mammon, toute considération relative à l'au-delà est interdite, tandis que le profit est placé au plus haut, dans l'échelle des valeurs. L'école néo-libérale de Chicago, créée par Milton Friedman, est l'expression quasi-scientifique de la tendance mammonite, proclamant la supériorité des Forces du Marché. Mammon est un puissant ennemi du Christ, car le Mammonites sont totalement prisonniers de l'univers matériel : il sont dépourvus d'esprit.

Victor Pelevin, un auteur russe contemporain, a proposé de démythifier Mammon. Il a renommé cette pseudo-divinité « Oranus » (Oral + Anus), [en français on pourrait l'appeler Culbouche]. C'est une moule, une holothurie, une étoile de mer. Bref, une sorte de créature vivante incapable d'une quelconque pensée sophistiquée. Dépourvue d'oreilles, de nez, d'yeux, d'esprit, elle n'est pas un concentré du mal, elle n'a pas de volonté propre. C'est un sorte de parasite virtuel primitif, moins évolué que ses propres cellules, du point de vue évolutionniste. Oranus – Mammon est ainsi constitué de cellules, dont chacune est la projection économique – monétaire – d'un homme.

L'homme est une créature multidimensionnelle : il peut trouver sa projection dans l'espace mammono-économique, ou bien dans la sphère christo-ecclésiale, ou encore être la pièce de barbaque destinée à un tigre, ou la chope de sang, prélevée pour un vampire, etc. Ainsi, « un homme, en tant que cellule de Mammon » est une projection de l'Homme exempte de passion pour Dieu, d'Amour et d'Art. Animal très peu évolué, Mammon – Oranus n'a pas de désirs complexes : l'argent est son sang et, tandis qu'il aspire à une plus grande circulation d'argent, il développe une sorte de système nerveux, les « médias publicitaires ». Mammon est la face qu'Yisraël présente aux Gentils, c'est un sous-produit de la dé-spiritualisation du monde. L'attitude mammonite est fondée sur le concept 'Homo homini lupus est' [L'homme est un loup pour l'homme] développé par Hobbes et repris par les von Hayek, Popper, Soros, Jacob, Glucksman et autres néo-libéraux. C'est l'attitude judaïque fixant le modèle de relations à avoir en dehors de la communauté juive, modèle développé aux fins du commerce avec les Goyim, qui ne sont « intrinsèquement, que des tessons de poterie malfaisants », nous enseigne sobrement la Kabbale.

Dit simplement : le néolibéralisme est un judaïsme, sans Dieu.

Le Christ est un ennemi d'Yisraël, car c'est Sa divine intervention qui en a causé l'excrétion. Toutefois, Yisraël ne peut l'admettre sans admettre, du même coup, que Jésus est le Christ [= le Messie]. C'est pourquoi, comme solution de rechange, le judaïsme (Yisraël) a inventé le mythe de la Destruction du Temple, comme événement cathartique des temps anciens. Les juifs croient que la reconstruction du Temple va pleinement restaurer le pouvoir d'Yisraël, et le remettre en communion avec Dieu. Mais ils se gourent, et gravement : étant donné que la véritable catastrophe d'Yisraël fut son rejet du Christ, la reconstruction du Temple sera le plus grand flop juif (après la Résurrection, bien entendu…)

Mais Mammon est un ennemi du Christ dans un sens peshat, aussi, car les chrétiens sont élevés dans l'idée qu'ils doivent avoir honte d'être riches. On leur enseigne à comparer la taille d'un chas d'aiguille à celle d'un chameau. Généralement, ils comprennent – comme par une sorte d'instinct – que les richesses échoient rarement aux hommes honnêtes. Ils ont honte du pouvoir, car on leur a dit : les derniers en ce bas monde seront les premiers dans l'Au-delà. Les Mammonites, quant à eux, n'ont pas de ces scrupules : ils recherchent le pouvoir, car l'Ancien Testament dit : « Que les peuples te servent, et que les nations s'inclinent devant toi ; sois un seigneur au-dessus de tes frères, et fais se prosterner devant toi les fils de ta mère ». Ils pensent que la richesse est le signe de leur bénédiction.

Pour les Chrétiens, en revanche, le signe qu'ils sont bénis, c'est le fait qu'ils sont une bénédiction pour leur prochain.

Les juifs sont censés obéir à Yisraël. De fait, quiconque a discuté assez longtemps avec des juifs connaît leur admiration illimitée pour le comportement juif, leur déni des vérités dérangeantes, leur véhémence dans l'argumentation, l'immense variété protéiforme de leurs moyens de défendre Yisraël et d'attaquer la société gentille. Leur jeu collectif est unique : communistes comme capitalistes, pauvres comme riches, ils répètent un seul et même refrain, et ils ne visent qu'un seul but. S'ils ne protègent pas Yisraël, ce ne sont tout simplement pas des juifs. Même s'ils pensent différemment, en tant qu'individus.

« En 1684, durant la guerre civile en Ukraine, les Cosaques tentèrent d'arracher les juifs pauvres à l'esclavage que leur faisaient subir leurs frères fortunés. Ils envoyèrent aux juifs pauvres une délégation leur offrant entière protection, car leur combat était fondamentalement une lutte sociale conjointe des paysans ukrainiens déshérités et de leurs combatifs alliés Cosaques, contre leurs exploiteurs : les hobereaux polonais et les hommes d'affaires et requins de la finance juifs. Les Cosaques ne ressentaient aucune nécessité de se battre contre les Polonais pauvres, ni contre les juifs pauvres. Néanmoins, les juifs pauvres rejetèrent leur proposition, et ils évacuèrent le pays avec les juifs riches », écrit l'historien Saul Borovoy, un marxiste, juif critique.

Aujourd'hui, les juifs ont des idées variées, et ils appartiennent à différents partis politiques et à différentes idéologies. Mais beaucoup d'entre eux ont un même objectif final. Aujourd'hui, ils attaquent l'Islam, car celui-ci représente un vaste réservoir de spiritualité, encore intact. Du grand prêtre du culte holocaustique Elie Wiesel à l'antisioniste convaincu Lenni Brenner, de l'universitaire israélien de gauche Benny Morris à l'extrême droite kabbalistique de Baruch Marzel, les juifs expriment leur hostilité envers l'Islam, même si leurs raisons varient.

Ceux qui ne respectent pas la ligne, qui n'ont pas le sentiment d'appartenir au super-organisme, qui n'excusent pas systématiquement les crimes des juifs, ne sont tout simplement pas des juifs, même s'ils sont nés dans une famille juive. En raison de quelque défaut, ils n'établissent pas la « connexion télépathique » avec Yisraël. [Cela arrive aussi, quelquefois, à certaines abeilles. Généralement, ces abeilles dissidentes ne survivent pas.]

Le sentiment qu'ont les juifs d'appartenir à une ruche est absolument stupéfiant. Unique. Et, jusqu'à la fin de leur vie, ils n'en prennent pas conscience. C'est la raison pour laquelle ils nous jouent ce que Michael Neumann appelle plaisamment « l'ancestral jeu de bonneteau de l'identité juive » : « Regardez ! Nous sommes une religion ! Non ! Une race ! Non ! Une entité culturelle ! Désolés – une religion ! »

L'historien antisioniste Joachim Martillo a tenté de se débarrasser de cette exception juive en replaçant le sionisme dans le contexte historico-géographique de l'Europe centrale et orientale. Il a donné aux juifs un autre nom : les ashkénazes. Pour lui, un nom est européen devrait aider à ramener la question à ses proportions normales. Il a mis en évidence les similarités entre le sionisme et le nationalisme (ainsi que le confessionnalisme) de différentes nations d'Europe centrale et orientale, et il a décrit le sionisme comme un mouvement « organique » doté d'idées « primordialistes », tout en objectant à l'exceptionnalisme mis en exergue par la plupart des universitaires juifs.

Hélas, cette simplification n'a pas marché. Aussi fortement déteste-t-on l'exceptionnalisme, traiter de cette question n'est pas hors sujet. D'après Martillo, si les Ashkénazes sont un peuple est européen entièrement imbu d'idées organiques primordiales, à l'instar des Serbes, pourquoi, dès lors, dans le discours dominant, tous les mouvements organicistes est européens, et même de toute autre région du monde, sont-ils condamnés, à la notable exception du sionisme ? Pourquoi cette exclusion ? Pourquoi ni les Serbes, ni les Japonais n'ont-ils pas le droit, d'après le New York Times, d'avoir un mouvement organiciste et des tendances primordialistes ? Si le mouvement juif est si semblable au nazisme allemand, pourquoi l'un est-il maudit, tandis que l'autre est encensé par les médias consensuels ? Comment le petit peuple est européen des Ashkénazes a-t-il réussi à dominer le discours des Etats-Unis et de la Russie, ainsi, dans une moindre mesure, que celui prévalant en Europe ? Comment l'arme financière la plus puissante et la plus dévastatrice de tous les temps en est-elle venue à s'incarner dans la personne de George Soros ? Comment se fait-il que les idées de ces « quasi-Serbes » soient devenues le paradigme du jour sous le nom de marque déposé « néolibéralisme » ? Pourquoi peut-on dire absolument tout ce qu'on veut sur les Serbes, tandis que le moindre soupçon d'antisémitisme fait se coaguler l'encre dans les stylos ?

La comparaison opérée par Martillo est très intéressante, mais elle peut nous induire en erreur. Le sionisme présente bien, effectivement, certains traits évoquant les mouvements européens (nazisme, etc.) Mais ces traits lui sont-ils inhérents ? Ou bien sont-ils seulement superficiels ? Le sionisme est-il « organiciste » ? Certainement pas, puisqu'il est en réalité un mouvement conçu pour éradiquer toutes les vraies traditions des juifs, ashkénazes et de toute autre nature, dans leur nouvel habitat – en Palestine. Si ce mouvement se prétend organiciste, c'est à

seule fin de s'attirer le soutien d'autres mouvements organicistes. Plus précisément, il prétendait être tel durant les années 1920 et 1930 – époque où les mouvements organicistes avaient le vent en poupe.

Le sionisme présente également certains traits de mouvements socialistes, mais ces traits sont-ils fondamentaux ? Le kibboutz semble être de nature socialiste jusqu'à ce qu'on l'examine de plus près et qu'on en découvre le caractère unique, « exceptionnaliste », fait de racisme absolu, de discipline militaire et de lavage de cerveau. Le sionisme est-il socialiste ? Non : il le prétend seulement. Afin de séduire les socialistes, avec le succès que l'on sait…

Aujourd'hui, l'Etat sioniste semble être une société ouverte, une démocratie. A nouveau, ce n'est là qu'apparence, créée afin de tromper et de séduire. Nul besoin de multiplier les exemples : la nature réelle de l'apartheid israélien meurtrier devrait être bien connue du lecteur. Inutile, par conséquent, d'insister.

C'est ma principale objection à la thèse de Martillo, qui ne laisse pas d'être séduisante, par ailleurs. Le sionisme, ou le mouvement juif, mérite un traitement exceptionnel, car il est exceptionnel de par sa capacité de mimétisme ou de parodie. Nazi, socialiste, démocratique : tout ce que vous voudrez. Protéiforme, en tous les cas. Le sionisme ne peut être compris isolément des autres mouvements à direction juive, du Bund antinazi aux néoconservateurs non sionistes. L'activité juive en Palestine semble bien faire partie intégrante (mais ce n'est pas la plus importante) d'un réseau plus vaste.

Les dirigeants du monde le sentent, fût-ce confusément : ils envoient leur meilleurs ambassadeurs dans notre pauvre petit pays. A Tel Aviv, ils recherchent des clés donnant l'accès au cœur des puissants, au bousilleur de budgets nationaux George Soros, à la coqueluche des conservateurs Conrad Black, en passant par Michael Levy, le chef du parti Travailliste Tony Blair, Richard Perle et George Bush, via une pléthore de magnats des médias, jusqu'aux cœurs des Américains. La prudence m'incite à exprimer une réserve : cette activité est perçue comme un tout intégré et interconnecté, bien qu'il soit toujours possible que, quand ces gens importants se rencontrent, ils se contentent d'évoquer leurs parties de golf aux Bahamas ?…

Scientifique dans l'âme, Martillo veut classifier le sionisme et l'épingler dans sa collection de monstres est européens. Mais ce monstre est beaucoup trop gros. Ce n'est pas seulement une forme exécrable de nationalisme. Son danger provient de sa séparation d'avec Dieu : les Prophètes d'Israël ont condamné les Israélites, les accusant d'être sans Dieu. L'épingle de Martillo ne suffit tout simplement pas, pour épingler cette créature effrayante : il y faut, à tout le moins, un gros clou à tête.

VII - Des mondes et des dieux

Pour comprendre la volonté d'Yisraël, nous devons nous intéresser à deux univers parallèles : l'univers chrétien, et l'univers juif.

Aventurons-nous, tout d'abord, dans l'univers juif. Dans cet univers, la Création du Monde a séparé le monde de Dieu, rendant du même fait le monde sans Dieu, mais à Sa Merci : le Tout-Puissant a choisi Yisraël, auquel il a confié la Torah, laquelle Torah est descendue dans notre monde à la manière de Sophia, dans la vision gnostique. Mais, à jamais : elle n'allait plus jamais quitter la Terre. Elle a épousé Yisraël, et ensemble, ils ont atterri sur une île de Lumière, dans un monde plongé dans l'obscurité. Yisraël est l'Eglise de l'Humanité ; c'est la seule présence de Dieu dans le monde matériel, car Yisraël peut communier avec Dieu, tandis que les Gentils sont différents, du point de vue existentiel, du peuple d'Yisraël, et ils n'ont aucune possibilité d'adorer le Dieu d'Yisraël, si ce n'est en servant Yisraël.

Yisraël est la Lumière des Nations, et les Nations sont illuminées par sa Lumière, comme un arbre est illuminé par le soleil, tout en demeurant, néanmoins… un arbre.

Dans l'univers juif, toutes les communications entre l'Homme et Dieu sont coupées. L'idée même d'une intervention directe de Dieu est repoussée par les Sages Juifs, dans une parabole talmudique, par ces mots : « Depuis que la Torah a été donnée à Israël, toutes les décisions sont prises par nous, sur Terre. Après la Destruction du Temple, même Yisraël ne peut communiquer avec Dieu ». Ainsi, on le voit, l'Univers juif est un univers sans Dieu, et cela se manifeste dans tous les domaines.

Dans l'univers chrétien, il n'y a aucun gouffre insurmontable, existentiel, entre Dieu et le Monde, car Dieu Lui-même est descendu dans le monde, où Il s'est incarné. Il n'y a jamais eu, non plus, dans l'univers chrétien, de gap existentiel entre Juifs et Gentils : nous sommes tous les fils d'Adam.

Avant l'incarnation du Christ, les juifs adoraient Dieu, mais ils n'en avaient pas le monopole : Melchisédech, le Plus Grand Prêtre de Dieu, était contemporain d'Abraham. Il lui était même supérieur. Melchisédech était un prêtre de l'Eglise originelle de l'Humanité, il était porteur de la tradition chrétienne, avant (même) l'Incarnation de Jésus-Christ. Le Christ n'est pas seulement le Messie d'Israël : il est le Grand Prêtre de l'Eglise de Melchisédech, c'est-à-dire de l'Eglise de l'Humanité.

Le Christ a ouvert Israël à tout le monde. La Lumière divine, cessant d'être l'exclusivité d'Israël, transforma (toutes) les Nations en Lumière, comme un feu se répandant dans une forêt.

Cela fut possible parce que les idées chrétiennes étaient non moins présentes parmi les nations du monde qu'au sein de l'antique Israël. Simone Weil a rappelé dans ses écrits les intuitions pré-chrétiennes des Grecs, et elle a mis l'accent sur les sources non-juives de la foi chrétienne.

Elle a rejeté le concept de l'idolâtrie des Gentils comme une « invention du fanatisme juif, car toutes les nations, de tout temps, connaissaient le Dieu Unique ».

L'accueil massif des Gentils (quels qu'ils soient) par les pouvoirs et la grâce du Christ n'a rien changé à l'élection d'Israël : Israël était Elu, Elu demeurait Israël.

L'Israël d'après le Christ – c'est-à-dire : le Véritable Israël – c'est l'Eglise chrétienne, laquelle rassemble tous ceux qui ont reconnu le Christ – tant juifs que Gentils.

Les juifs qui, en revanche, ont rejeté le Christ ont cessé d'appartenir à cet Israël Véritable – le seul Israël qui tienne – et ils sont demeurés à l'extérieur de l'Alliance avec Dieu. Ainsi, du point de vue chrétien, les juifs qui ont rejeté le Christ ont rompu avec Dieu.

Pour Simone Weil, après le Christ, la foi juive devint une forme d'idolâtrie, car l'adoration par les juifs de leur propre nation (ou de leur propre race) (et donc, d'un objet mondain, c'est-à-dire : « de ce bas monde ») est implicite, dans l'expression même de « Peuple Elu ». Ainsi, l'Yisraël juif est ce reste – exclu – du véritable Israël antique.

Au mieux, Yisraël est une non-entité. Au pire, c'est un allié de Satan.

Revenons à l'univers juif. Ici, l'élection d'Yisraël est l'élection éternelle d'une certaine lignée, d'un certain sang. Même l'acceptation de (quelques) convertis ne change rien à ce principe, car le véritable converti est – ici – né avec une âme juive, simplement déposée (par la providence divine) dans un corps de Gentil. Pour le converti, sa conversion (au judaïsme) consiste simplement à corriger cette « erreur » d'attribution d'âme, à la naissance. Un véritable Gentil ne peut se convertir (au judaïsme), car il n'existe aucune recette qui permette de lui fournir une âme juive. Pour certains kabbalistes contemporains, la différence entre un juif et un gentil (= un non-juif) est une différence génétique (au niveau de l'ADN). Un Gentil, comme tout être vivant, a pour devoir d'adorer le Dieu d'Yisraël ; mais en aucune façon ne doit-il tenter d'intégrer Israël.

Un goy qui s'efforcerait de suivre les préceptes donnés à Yisraël par la Torah devrait être tué, comme n'importe quel quidam qui essaierait de placer sur sa tête la couronne d'un Roi ou d'un Prêtre. Même un goy qui se contenterait d'étudier la Torah devrait être mis à mort, bien qu'existe un savant débat sur la question de savoir s'il doit être tué parce qu'il est un voleur, qui a cherché à dérober le patrimoine d'Yisraël, ou un homme adultère, qui aurait essayé de coucher avec l'épouse légitime d'Israël. Ainsi, l'univers juif se manifeste comme une société de castes, dans laquelle la caste des prêtre est séparée des autres, et où toute mobilité sociale est découragée.

Dans l'univers juif, Yisraël est la réalité, tandis que les nations des Gentils et leurs dieux ne sont que des fictions imaginaires. La dissolution des nations des Gentils et l'élimination de leurs dieux est l'objectif théologique d'Yisraël, car sa mission proclamée, c'est de faire en sorte qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, et un seul Temple, à Jérusalem, et aucune autre forme d'adoration.

L'existence même des nations gentilles, avec leur propre sphère sacrale, est une offense, pour ce jaloux qu'est Yisraël.

C’est la raison pour laquelle Yisraël encourage la mondialisation, l’homogénéisation du monde, le déracinement et la micronisation de l’humanité. Le soutien juif à la mondialisation a été confirmé par le Dr Avi Beker, directeur des Affaires internationales du Congrès Juif Mondial, membre des conseils d’administration de Yad Vashem, de l’Université Bar Ilan et du Beth Hatefutsoth, dans son ouvrage : Dispersion et Globalisation : les Juifs et l’Economie internationale, dans lequel il écrit :

« La dispersion du peuple juif, sa concentration dans certaines branches de l’économie, son mouvement vers les centres économiques, et peut-être même ses caractéristiques nationales et religieuses lui ont donné certains des avantages requis par une économie globalisée. Durant des siècles, la vie des juifs dans la Diaspora a été fondée sur la mondialisation et, aujourd’hui, comme par le passé, les juifs font la promotion de l’idée de la globalisation, dont ils ont été les agents. »

Il y a peu de manières différentes d’interpréter la tendance juive à l’internationalisme et à la mondialisation. Les optimistes y voient une preuve de l’humanité suprême des juifs. Bon, c’est possible. Il est aussi possible, comme le disent les cyniques, que les juifs ne voient que très peu de différences entre les différents peuples et nations. Pour un juif, un goy est un goy, et tous les goyim peuvent être mis dans le même sac, sans se casser la tête. Observez des affirmations juives, telles : « Les nationalités sont appelées à disparaître ! Les religions, c’est du passé ! Israël, en revanche, ne cessera jamais d’exister, car ce petit Peuple est le Peuple qui a été Choisi par Dieu ».

Mais Yisraël lui-même ne finira-t-il pas par être détruit par la Modernité et la Mondialisation ? La « judaïté » est un élément théologique profond, une relation archétypale aux choses et aux hommes, et les juifs sont persuadés qu’elle peut survivre au déracinement et à l’homogénéisation. Certains juifs visualisent un Juif laïc, parfaitement dé-ethnicisé, sans langue, ni culture, ni religion séparées, mais néanmoins juif. Certains traditionalistes, notamment Alexander Dugin, pensent qu’Yisraël sera détruit par la modernité, lui aussi, et que par conséquent il faut persuader aux juifs de cesser de soutenir le déracinement, dans leur propre intérêt.

Mais le feu, lui aussi, détruit la base de son existence, en dévorant le bois. Néanmoins, on ne saurait le convaincre, par la persuasion, de se dispenser de calciner toute la forêt. Le comportement d’Yisraël est tout aussi inconditionnel, car il n’y a aucune possibilité de raisonner cette persona supérieure.

Tel le Golem, Yisraël fait ce qu’on lui a dit de faire, même si les circonstances dans lesquelles il devait le faire étaient tout autres. Néanmoins, il est incapable de s’arrêter.

Les Mammonites gentils soutiennent la globalisation à fond les manettes. « Les adeptes de Mammon n’aiment pas cette mosaïque délicieuse de peuples et de cultures ; ils préfèrent nettement homogénéiser le monde. Ils ont une raison pratique, pour ce faire : il est plus facile de vendre des biens standardisés à une humanité homogénéisée. Ils ont aussi une raison morale : ils ne veulent pas que les hommes jouissent de cette beauté gratuitement. C’est pourquoi il faut la détruire. La vraie place des belles choses du passé, c’est dans les musées, car, là, ils peuvent faire acquitter le prix du billet d’entrée, une fois les villes et villages ancestraux détruits. »

Yisraël soutient l’immigration, car elle contribue à l’homogénéisation des Gentils ; le « multiculturalisme » est cause d’indifférence religieuse. Simone Weil était horrifiée par cette idée « multiculturelle » proclamant que la religion est une affaire strictement privée, sans la moindre dimension publique, tel le choix d’un parti politique ou d’une cravate. Elle était horrifiée par des phrases du type : « Catholiques, Protestants, juifs ou athées – nous sommes tous français », comme si la foi était un attribut sans importance. Pour elle, c’était (au contraire) la qualité la plus significative d’un Homme.

Mais, dans l’univers juif, un Gentil athée vaut bien mieux qu’un Gentil pieux, car l’athée est le témoin sincère de l’absence de Dieu en dehors d’Yisraël, tandis que le pieux s’invente une fausse idole voire – pire – nourrit quelque prétention à la Couronne d’Yisraël.

Ainsi, les Etats-Unis – qui sont aussi juifs que l’Italie est catholique – ont banni toute mention d’Allah et du Coran dans les livres scolaires de l’Irak occupé. Les employés de l’USAID ont demandé aux experts du ministère irakien de l’Education nationale d’expurger tous les versets du Coran des manuels expérimentaux d’enseignement de la grammaire arabe, et de les remplacer par des phrases neutres. « S’il y a une expression telle que « Grâce soit rendue à Dieu » dans un manuel de grammaire, nous engagerons un débat afin de trouver une autre phrase pour la remplacer », a dit un expert américain. La guerre contre l’Islam, on le voit, n’est donc pas seulement une guerre pour le pétrole, l’Etat d’Israël et ses intérêts.

C’est aussi une guerre religieuse, visant à imposer la croyance dans le « Dieu d’Yisraël » et à éradiquer la foi religieuse existante.

Aux Etats-Unis, la foi en Christ est à peine tolérée. Même la Passion du Christ semble bannie : le film de Mel Gibson, condamné par les juifs, a du mal à trouver un distributeur, tandis que même l’exposition de figurines de Noël est interdite dans les lieux publics. On sait, nous l’avons vu, qu’en vertu de la loi juive, « Un gentil est passible de mort, s’il s’est inventé une fête religieuse pour lui-même [telle la fête de Noël] ».

Quelle est la raison théologique de ce revers du christianisme et de cette ascension de l’Idéologie juive ? Cela tient à la vieille question – toujours d’actualité – du conflit Esprit / matière : c’est la question la plus fondamentale posée à l’Humanité. Pour la comprendre, nous devons faire un zoom sur le monde des idées, afin de découvrir la tendance anti-juive de cet autre versant du christianisme qu’est le Gnosticisme.

La théologie chrétienne est aussi improbable qu’un pièce lancée et qui, retombée sur la tranche, resterait ainsi en équilibre. Elle est aussi improbable que le Big Bang, que le magma en ébullition au-dessous d’une prairie verdoyante, que la puissance explosive de l’hydrogène. Une de ses problématiques les plus complexes est la cosmogonie de la Création, nécessaire pour garantir la liberté de la volonté, la capacité donnée à l’Homme de choisir entre Dieu et le Malin. Dans les doctrines non-créationnistes (par exemple, dans l’hindouisme), il n’existe pas de réelle liberté de la volonté. Dans l’hindouisme, il n’existe pas non plus de monde réel, ni de Bien par opposition au Mal, mais Maya, une illusion, une sorte de songe. Dans le judaïsme, il y a à la fois Création et libre arbitre, mais au prix exorbitant d’un divorce irrémissible entre l’Esprit et la Matière.

Dans l’univers chrétien, ce divorce a été comblé par Dieu et par la Sainte Vierge, être humain matériel, qui a porté en son sein le Christ, à la fois Homme et Dieu. Ce comblement concerne tout le monde : « Dieu se fit Homme afin que l’Homme puisse devenir Dieu » (pour reprendre les propos de Saint Irénée de Lyon et de Saint Athanase), sans cesser pour autant d’être un Homme.

Cette grande idée ouvrit le puits de l’esprit à l’humanité, et son premier adversaire fut cet aspect terre-à-terre du vieux judaïsme biblique, qui forme la tendance judaïque. Le Christ rejeta cette tendance en proclamant que Son Royaume n’était pas de ce monde, en rejetant le Temple et Jérusalem, en rejetant aussi la lettre de la Loi, au profit de son Esprit. Mais il la rejeta aussi, avant toute chose, par son Incarnation – l’improbable Incarnation du Logos dans une chair mortelle. Saint Paul combattit les tendances judaïques au sein de l’Eglise naissante, en élevant le contenu spirituel de la foi renouvelée. C’est sa haute spiritualité que les Gnostiques ont poussée aussi loin qu’ils le pouvaient. Trop loin…

Si la tendance judaïque, au sein du christianisme, voyait dans le Christ un Homme (un prophète, un Rabbi), la tendance gnostique voyait en Lui Dieu, dont l’incarnation n’était qu’une illusion. Pour les gnostiques, la Matière représentait un piège redoutable pour les âmes humaines ; ce monde-ci n’était qu’une prison temporaire pour l’Esprit. Dans leur narration archétypale, le monde avait été créé par un Démiurge ignorant (ou carrément maléfique) – le dieu juif Yahweh – qui n’avait même pas conscience qu’existassent des sphères spirituelles supérieures. C’est pourquoi notre monde est loin d’être parfait. Sophia, l’âme archétypique, se querella avec le Dieu Très Haut, après quoi elle descendit dans le monde matériel. Là, elle souffrit, elle fut destituée et réduite à une terrible misère. Puis elle invoqua Son Père, le Dieu Très Haut, et Il envoya sur Terre le Christ, Son Epoux et Sauveur. Le Christ L’épousa et la ramena dans le Pleroma, le monde spirituel supérieur.

Cette conception gnostique était problématique, en ceci qu’elle rejetait la sublime beauté de notre monde, sa magnifique nature, sa joie matérielle, et les Hauts Faits du Christ. De fait, pour les gnostiques, le Christ n’avait pas de corps matériel et, partant, il n’avait pas pu être crucifié : son exécution, sur le Golgotha, n’avait été qu’une vision. Le concept du Démiurge Malfaisant ramena le clivage entre l’Homme et le Monde. Dans sa forme extrême, le gnosticisme rejetait le mariage, la Nature, la société : il considérait le temps qu’il incombe à l’homme de passer sur Terre comme une sentence d’emprisonnement.

Ce nihilisme était insupportable – que dis-je ? suicidaire – pour la société : l’Eglise naissante réagit en se tournant vers la tendance judaïque, consistant à glorifier le Créateur et le Monde matériel.

En bref, la tendance judaïque exalte la Matière et réduit l’Esprit à un superflu bien inutile, tandis que la tendance gnostique, au contraire, exalte l’Esprit et considère le Monde matériel comme une prison illusoire. La voie tracée par l’Eglise fut une Moyenne d’Or entre (ces) deux tendances contradictoires : c’est ce qu’on appelle

l'Orthodoxie. Finement adapté, l'enseignement orthodoxe pouvait amener l'Homme jusqu'à Dieu, tout en le conservant en communion avec sa société, et avec la nature.

Nous vivons des temps de domination écrasante de la tendance judaïque : croyance en la Matière et rejet de l'Esprit. Cette situation théologique trouve sa traduction dans les lois budgétaires et criminelles. Ainsi, pour un gnostique, la mort d'un corps a peu d'importance, elle peut même être désirable. Pour un Chrétien de la Moyenne d'Or, on ne doit pas craindre celui qui peut tuer le corps, mais plutôt ceux qui veulent tuer l'esprit. Pour les juifs, qui tue un juif (un juif, seulement, NdT) détruit l'univers entier. Ces idées sont importantes : la pensée gnostique est bonne, pour un guerrier, et pour un homme d'esprit. Mais, pour les gens du peuple, elle risque de s'avérer catastrophique. L'idée juive, en revanche, est – en apparence – humaniste, mais elle a été cause de surpopulation massive, d'acharnement thérapeutique sur des vieillards et d'insuffisance de soins pour des enfants, de soins médicaux inutiles apportés aux riches, et d'interdiction de l'euthanasie. Un retour à l'équilibre du christianisme permettrait aux personnes âgées de mourir en paix, et aux jeunes de grandir et de devenir adultes.

Ainsi, on le voit, le judaïsme n'est pas une foi aussi totalement étrangère, ni différente, pour des Chrétiens, que le sont par exemple le Bon tibétain ou le Sikhisme : c'est une tendance extrême, à la marge du christianisme, comme l'est le trotskisme, à la marge de l'Eglise communiste. Le judaïsme est dangereux parce qu'il entre en résonance avec la base fondamentale de la société chrétienne. La résonance, on le sait, est un phénomène générateur d'une force terrifiante : un groupe de fantassins a pu faire s'écrouler un pont, par son seul pas cadencé. C'est pourquoi les juifs ne mettent pas en danger les société non-chrétiennes : leurs conceptions n'entrent pas en résonance avec les structures profondes de ces sociétés.

En Inde, en Chine ou encore au Japon, les juifs ne constituent que des minorités ethniques ou religieuses de peu d'importance. Mais, pour les sociétés chrétiennes, ils représent(ai)ent une force destructrice mortelle.

René Guénon a formulé le concept de la « contre-initiation ». Les contre-initiés sont des adeptes entièrement convertis à l'aspect ésotérique d'une foi, mais qui agissent à l'encontre de ses buts profonds. Pour lui, les satanistes, ou certains francs-maçons, sont les adeptes d'une contre-initiation. Mais Alexander Dugin a proposé une interprétation différente : c'est **entre elles** que certaines religions agissent mutuellement à la manière de groupes de « contre-initiation ». Le judaïsme et le christianisme constituent une paire de ces religions ainsi mutuellement contre-initiées. Elles sont apparues et se sont développées en même temps, dans les premiers siècles après Jésus Christ, époque où les Pères de l'Eglise, d'un côté, et les Tanaïm et les Amoraïm, de l'autre, composaient, en pleine connaissance de leurs adversaires, leurs commentaires de la Bible mutuellement anathémisants. Un juif studieux convenablement formé se comporte comme un contre-initié dans la société chrétienne, et un prêtre chrétien, dans l'Etat juif, sape la loyauté aveugle des juifs. Ce n'est pas un hasard, si le christianisme est en butte aux persécutions, dans l'Etat juif. Pour vivre, le christianisme doit lutter contre la tendance judaïque, quand bien même se serait-elle accoutrée des oripeaux d'un mouvement non-religieux. Néanmoins, la symétrie (entre judaïsme est christianisme) n'est pas totale.

Généralement, les religions ont une double fonction : a) elles fixent les limites des sociétés ; et, b) elles en protègent la diversité. La césure entre chiites et sunnites aide les Arabes et les Persans à préserver leurs différences culturelles. De même, l'existence séparée des Orthodoxes et des Catholiques a aidé la Russie à consolider sa propre culture, même à l'ère de l'hégémonie occidentale. Certaines communautés religieuses peuvent parfaitement coexister pacifiquement dans un même pays : l'Islam sunnite et le christianisme orthodoxe donnent un bon exemple de coexistence, depuis la Palestine jusqu'à la Russie, en passant par la Turquie. Mais ce couple de religions ne peut partager un même Etat avec des chrétiens occidentaux – catholiques ou protestants – comme cela a été démontré par l'éclatement de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie, ou encore par l'incapacité, d'une part de l'Empire ottoman à conserver en son sein les catholiques de Croatie et, d'autre part, de la Russie à conserver son contrôle sur la Pologne catholique et la Lituanie, ainsi que les Etats de la Baltique, protestants. La différence de religions est, souvent, un indicateur de l'incapacité des sociétés à se mélanger. A ce sujet, je citerai une plaisanterie russe : « Ce qui fait du bien à un Russe, tue un Allemand ».

Le Japon, à l'ère pré-Meiji, autorisa les commerçants hollandais à franchir ses frontières. A une condition : pour ce faire, ils devaient s'essuyer les pieds sur l'Evangile, comme sur un paillasson. Les Japonais sentaient que ces commerçants n'avaient, une fois chez eux, plus aucun bagage religieux et qu'ils ne mettaient, par conséquent, nullement en danger la cohésion de la société japonaise.

Mais si nous retournons à nos moutons : le Judaïsme et la Chrétienté, nous sommes confrontés à un problème : la tendance judaïque peut pénétrer dans une société chrétienne, sous un déguisement matérialiste, non-religieux,

et la détruire. Contrairement à notre exemple japonais, le rejet, par les juifs, de leur foi traditionnelle est loin de suffire.

La tendance gnostique est un remède traditionnel contre l'influence judaïque. C'est la raison pour laquelle Simone Weil suivit Marcion, dans son rejet du Dieu des juifs et de l'Ancien Testament. L'influence gnostique est particulièrement puissante dans l'Islam : les musulmans, à l'instar des Gnostiques docétistes, croient que la Crucifixion ne fut qu'une vision, et que Dieu a élevé le Christ aux Cieux, tout en laissant l'image d'un homme sur la Croix. En expurgeant la Bible de leur Canon, les musulmans se sont préservés contre une tendance crypto-judaïque littéraliste ; en interdisant l'usure, ils ont barré le chemin devant l'alliance mammono-juive. En n'ayant ni Pape, ni Vatican, ils ont évité la concentration du pouvoir spirituel en un seul lieu et son corollaire : l'appauvrissement de toute sa « province ».

La victoire musulmane sur les Juifs fut si complète que les Juifs cessèrent de représenter une menace pour l'Islam. Leur petite communauté s'occupant des activités proscrites (usure, prêts bancaires et sorcellerie) ressemblait, dans une certaine mesure, aux Burakumin du Japon, cette caste de parias spécialisée dans l'abattage des animaux de boucherie – activité strictement interdite aux adeptes du bouddhisme. Mais, dans une certaine mesure, seulement : les Burakumin ne purent jamais améliorer leur sort en adhérant strictement à la norme bouddhiste, tandis que les juifs, dans le monde musulman, purent s'intégrer à la société musulmane en adoptant l'Islam. Dans les Mille et Une Nuits, recension de contes réalisée à l'époque de l'Empire Abbasside de Bagdad, un sorcier juif, riche, mesquin et malfaisant, lorsqu'il est vaincu par un héros musulman, doit oublier sa foi maléfique. Quant aux femmes juives, aisément converties, elles étaient accordées en mariage à des musulmans.

C'est pourquoi l'idéologie anti-judaïque, dans l'Islam, est pratiquement inexistante ; les musulmans n'ont pas besoin – ils ne la comprennent d'ailleurs pas – de la pensée anti-judaïque de la société européenne (occidentale) ou orthodoxe. Ni le fait qu'on y imprime les Protocoles des Sages de Sion, ni même la propagande anti-musulmane diligentée par les juifs ne changeront jamais rien à cet état de fait. Pour les musulmans, les juifs ne présentent aucun danger idéologique ; et les juifs doivent les combattre avec des tanks et des missiles, en lieu et place des moyens autrement plus subtils qu'ils utilisent contre la Chrétienté.

Parler d' « antisémitisme musulman » est non seulement une inexactitude : c'est une ineptie totale.

Mais ceci signifie, aussi, que l'influence musulmane n'est en rien susceptible d'aider la Chrétienté assiégée par le Père de tous ses ennemis (son ennemi de toujours… NdT).

Ce n'est que récemment, relativement, que la secte wahhabite, avec son rejet des pèlerinages vers des mausolées locaux (ziyârât) (et, par conséquent, de la vénération de saints), avec son « monothéisme intégral », a fait son apparition de mouvement allant dans le sens de la tendance judaïque. Les Wahhabites ne sont certes pas des amis des juifs. Mais les précurseurs du sionisme chrétien n'en étaient pas, eux non plus…

A l'intérieur d'une doctrine chrétienne déterminée, la tension entre Jérusalem et Athènes, entre Création et Manifestation, entre Judéo-chrétienté et Helléno-chrétienté a trouvé différents modes de résolution, en Orient et en Occident. Même avant le schisme, l'Eglise orientale préféra la tendance hellénique, avec ses traits ésotériques et un Christ – Dieu, tandis que l'Eglise occidentale préféra la tendance judaïque de culte exotérique et un Christ – Homme. L'Orient préféra l'Esprit, et l'Occident préféra la Matière, au sein d'une même Orthodoxie. Le schisme entre Orient et Occident accentua ces oppositions, et la Chrétienté occidentale, désengagée de ses racines spirituelles en Orient, s'orienta vers un matérialisme plus affirmé.

Mais cela ne suffisait encore pas pour les Calvinistes, lesquels, pratiquement, se recréèrent un judaïsme, sans les Juifs. Ils se tournèrent vers l'Ancien Testament, légitimèrent l'usure, renoncèrent à la Vierge, rejetèrent l'Eglise et les sacrements, causèrent des massacres à gogo et amenèrent le capitalisme prédateur. Si l'on veut absolument voir les choses positivement, on peut identifier la tendance judaïque à la liberté : la liberté de toute régulation sociétale, la liberté de toute moralité, la liberté du fort pour opprimer le faible, et, en fin de compte : la liberté d'être débarrassé d'un Dieu bien gênant. Le royaume de liberté qu'elle promettait n'était qu'une étape temporaire sur la voie de l'asservissement de l'homme déraciné. Mais les chercheurs de liberté ne le comprirent pas. Finalement, la tendance judaïque triompha, en Occident, créant un monde dé-spiritualisé, totalement profane et prêt à entrer dans l'Eglise judaïque : l'Eglise de Mammon.

La bataille n'allait pas s'arrêter là : la tendance judaïque a été attaquée, sur sa gauche par les Communistes, et sur sa droite par les Nationaux-Socialistes.

Aujourd'hui, nous vivons les suites de la grande victoire des Judéo-Mammonites sur ces rebelles. Mais effectuons un petit retour en arrière…

VIII - Droite + Gauche contre Mammon

Pendant plus d'un siècle, les gens de droite restèrent persuadés que le communisme était un complot juif. « Le communisme, c'est le judaïsme », affirmaient-ils, mettant l'accent sur l'origine juive de Karl Marx et des révolutionnaires russes. Mais le judaïsme est le culte par excellence de l'Election, de la différence intrinsèque entre la scorie honnie et l'étincelle adulée. Le christianisme, en revanche, est la croyance en la bonté innée de l'Homme. Ontologiquement, les communistes sont des chrétiens, et non des juifs.

Si le néolibéralisme mammonite est une lecture athée des attitudes juives au sein du monde Gentil, résumée dans l'expression hobbésienne « L'Homme est un loup pour l'Homme », le communisme est une lecture athée de l'attitude chrétienne du « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Le slogan des communistes russes était : « L'homme est pour l'homme un ami, un camarade et un frère ». De fait, les communistes étaient traditionnellement hostiles aux juifs. Non seulement Marx a écrit : « Leur Dieu, c'est l'avidité », mais Rosa Luxembourg a désigné les dirigeants Gentils du terme allemand de « shabbesgoyim » (« Esclaves des juifs », une insulte prisée par les antisémites), et Lénine a exclu le parti juif Bund des rangs de son parti Bolchevique. Les opinions de Simone Weil sont bien connues pour être aussi anti-juives que celles de n'importe qui. Un fort courant anti-juif a été incarné par Proudhon. Quant à Staline et Trotsky, ils étaient aussi anti-juif l'un que l'autre.

Les emprunts des communistes russes à leur héritage chrétien orthodoxe furent nombreux. Joseph Staline étudia la théologie, et sa rhétorique demeura chrétienne ; il se référait souvent à la théologie anti-juive de Saint Paul, et il citait souvent le Nouveau Testament. Ces faits ont été observés par de nombreux auteurs.

A l'instar du christianisme, il existait, aussi, dans le communisme, une tendance judaïsante. Il n'est d'idée si vile dont on ne pût tirer un bien ; il n'est d'idée si noble qu'on ne pût avilir. La tendance judaïque à l'intérieur du communisme prônait la modernité, le déracinement, l'homogénéisation, la centralisation, le pyramidage vertical et impérial du pouvoir et les qualités quasi-ecclésiales du Parti communiste. C'est sous son emprise que les communistes russes combattirent l'Eglise orthodoxe russe, lui causant énormément de souffrances.

Cette guerre contre l'Eglise était un élément de « modernité », qu'il s'agît d'une modernité communiste, ou non. En France, pourtant non communiste, les églises furent dépouillées de leurs biens au début du vingtième siècle : les magnifiques peintures et objets sacerdotaux qu'elles contenaient furent confisqués et vendus au plus offrant. En Norvège, elle aussi non communiste, les 'stavkyrkor', magnifiques églises entièrement en bois, furent brûlées, au dix-neuvième siècle, afin de libérer le terrain pour d'autres usages. Dans la Russie – communiste – un nombre incalculable d'églises médiévales ont été détruites, ainsi que moult icônes vénérées, trésors de l'esprit accumulés au cours des siècles. En Russie, comme ailleurs, la lutte contre l'Eglise provoqua une rupture avec le passé, en assurant la promotion de la Civilisation Nomade chère à Jacques Attali.

Jacques Attali, banquier juif, a en effet prôné la création du Nouveau Nomade : un homme « libéré de toute contrainte – libéré des racines nationales, des traditions culturelles, des passions politiques, des liens familiaux », et d'une Civilisation Nomade, composée d'hommes reliés entre eux par les seuls liens financiers. En URSS, existait une tendance à déraciner l'Homme, ce qui fut fait, avec un succès indéniable : l'Homme Nouveau à la mode soviétique n'était pas l'animal commercial, esclave de la société de consommation, des rêves d'Attali, mais il vivait « à la pointe du progrès ». Ayant perdu ses traditions, il ne mettait jamais les pieds dans une église, et il était au moins aussi aliéné de la nature que son homologue occidental.

Aussi la critique que Simone Weil faisait de Marx est-elle pertinente : l'élimination du mercantilisme, dans la société communiste, n'a pas résolu les problèmes engendrés par le déracinement. Le communisme aidait à éduquer les gens, à leur donner la sécurité, un logement, du travail, du temps libre, pour réfléchir et pour agir. Mais sa théologie rudimentaire causa sa perte. Une philosophie athée finit nécessairement par rejoindre la tendance judaïque, avec son Dieu Absent, aux antipodes du sentiment chrétien que Dieu est Vivant. Sans le Christ, l'idée d'amour fraternel perdit son fondement, et les élites furent tentées d'adopter l'attitude hobbésienne, selon laquelle « L'Homme est un loup pour l'Homme ».

L'aliénation de la Nature était liée à l'abandon du culte traditionnel de la Theotokos, Notre Dame, car Son image signifiait l'Amour de l'Homme pour la Terre, dans les sociétés chrétiennes. La percée capitaliste de l'Europe du Nord fut fondée sur l'élimination du culte de Notre Dame, en permettant à l'homme de remplacer l'Amour de la Terre par la Domination sur la Terre. La puissance occidentale, avec sa relation prédatrice à la Terre, à la Nature et à l'Homme, fut plus forte que ses victimes amoureuses de la Terre, à la manière dont un cannibale est plus fort, dans une ville assiégée, et survit plus longtemps. Les communistes russes se sont engouffrés dans la même impasse : ils ont renoncé à leur amour pour notre Mère la Terre, afin de tenir la compétition avec les Etats-Unis. Sans le Christ et Sa Mère, les Russes survécurent, certes, au défi militaire de l'Occident. Mais ils finirent par perdre la guerre idéologique.

Reste que, sous Joseph Staline, les Communistes russes sapèrent la tendance judaïque, et donnèrent aux descendants des juifs une chance de s'intégrer au peuple. Beaucoup de descendants de juifs en bénéficièrent : ils épousèrent des conjoints non-juifs, ils adhérèrent au Parti, et, plus tard, certains se convertirent au christianisme. C'est, en particulier, le cas des enfants de couples mixtes : jusqu'en 1990, ils choisissaient immanquablement l'identité russe. Si l'URSS avait subsisté un autre demi-siècle, elle aurait sans doute réussi à assimiler ses juifs, aussi bien que l'ont fait la Sicile, l'Espagne et la Chine.

A aucun moment de leur histoire les Communistes russes ne sont tombés dans la haine biologique des juifs ; ce fut l'apanage du National Socialisme allemand. Les Allemands allèrent trop loin dans leur rejet des juifs, et ils rejetèrent, en même temps, le Christianisme apostolique. Le nouveau livre de Konrad Loew, Die Schuld (La Faute), sous-titré « Les Juifs et les Chrétiens dans l'opinion des Nazis, et de nos jours » (Resch Press, 2002) cite Hitler, qui voulait écraser l'Eglise Catholique « comme une grenouille ». D'après le consensus nazi, les racines vétérotestamentaires du Christianisme impliquaient que quiconque était contre les juifs devait nécessairement être contre l'Eglise, et rejoindre « le bras armé invincible de l'esprit, du sang et de la terre, contre le fléau hébreu et le Christianisme ».

Le consensus nazi était tout aussi antichrétien qu'il était anticommuniste. Le Dr Robert Ley, idéologue et ministre éminent du gouvernement [nazi], déclara, dans un discours-programme : « Notre enseignement affirme la vie. C'est l'idée de la race, du sang et du sol, l'idée de la vie ici-bas et des beautés de la Terre, de la Terre-Mère, c'est-à-dire de la Terre de nos Ancêtres. Telle est notre défense, face aux pouvoirs obscurs du marxisme, du bolchevisme, du libéralisme, de la Franc-Maçonnerie, de la foi dans le Messie [= le Christ, ISH] et de la doctrine juive du salut ».

Les Nationaux Socialistes allemands n'ont pas compris la dialectique hégélienne, et ils sont allés trop loin. C'est fort bien, d'être contre « les juifs », mais encore faut-il l'être dans des limites raisonnables. Sinon, on tombe dans l'abîme du rejet du Christ. Or, le grand édifice qu'est notre culture a, précisément, été édifié sur le Christ.

En effet, la foi en Christ est un étroit sentier sur une crête entre deux écueils : celui de la tendance judaïque et celui de la tendance gnostique – un étroit sentier, par conséquent, entre Athènes et Jérusalem. Chacune de ces deux tendances peut s'avérer mortelle, si on la suit trop loin. Il est naturel qu'aux époques de prépondérance du gnosticisme, nous nous soyons tournés vers le judaïsme pour y trouver un remède, comme le firent les Pères de l'Eglise, au temps de Marcion. Tandis qu'aux époques où domine le judaïsme, nous nous tournons, à l'instar de Simone Weil, vers les Gnostiques, afin de retrouver un équilibre.

Alfred Rosenberg, l'un des principaux idéologues nazis, s'intéressait à la pensée gnostique. Mais il adopta l'idée juive des qualités juives intrinsèques. Or il n'existe pas de « judaïté » biologique. En revanche, existent bel et bien une idéologie et une théologie juives, qui doivent être contrées et exorcisées. Bien des années après, cela a été compris par un homme peu ordinaire, membre de la Fraction Armée Rouge – mouvement d'extrême gauche – et fondateur du Parti National Allemand, d'extrême droite : Horst Mahler. Lequel a écrit :

« Ce n'est qu'au mois d'avril 1945 qu'Hitler a compris que les juifs sont porteurs d'un certain Esprit susceptible d'être débarrassé de son unilatéralisme (ce qui signifie « défait », dans la terminologie hégélienne) uniquement par l'Esprit, et non pas au moyen de l'assassinat des juifs. Nous devons faire la critique du principe juif de séparation entre Dieu et l'Homme, et prendre conscience du fait que « la vision scientifique du Monde » et l'Athéisme ne sont rien d'autre que le message négatif du judaïsme. Nous devons dénoncer le racisme biologique du National Socialisme historique, qui a réduit l'être humain à ses impulsions animales, détruisant la spiritualité de l'Homme, du fait que, pour lui, l'Esprit n'était pas infini, et donc mortel. Les nazis n'ont pas compris que la Liberté est l'essence de l'Esprit : au contraire, ils voyaient dans la liberté de l'individu la racine du Mal. Dans un geste radical, ils ont extirpé cette racine – se détruisant, du même coup, eux-mêmes. »

Ainsi, Mahler, qui a passé dix années de sa vie en prison, a mis l'accent sur le rôle positif des juifs – en effet, déraciner l'Homme le libère – mais aussi sur leur rôle négatif, dans la séparation entre l'Homme et Dieu. Pour lui, hégélien, l'Esprit des juifs ne devrait pas être vaincu, mais « débarrassé de son déséquilibre », dans un esprit synthétique.

IX - Josias II : Le Retour !

Mon ami, qui est aussi un ami de la Palestine, Jeff Blankfort, m'écrit :

« La plupart des juifs que j'ai connus, au fil des ans, non seulement n'étaient pas des piliers de synagogue, mais connaissaient fort peu de choses en matière d'Ecritures. Tout au plus observaient-ils les fêtes religieuses juives. D'une manière générale, les juifs n'adhèrent pas aux dogmes antichrétiens qu'Israël Shahak a décrits dans un de ses ouvrages, en les reprenant de textes religieux juifs et de leurs gloses. »

Ce que dit Jeff est vrai. C'est aussi vrai que le fait que, sur les cent courageux paras du Kilomètre 101, c'est à peine s'il y en avait un, deux – tout au plus – qui ai(en)t su pour quelle raison il(s) se trouvai(en)t là. Très rares étaient les soldats à ressentir une quelconque haine envers les Egyptiens. Ce n'était d'ailleurs absolument pas nécessaire : nos commandaient avaient tout planifié, et nous devions nous en tenir à faire ce que font des soldats. Pas plus compliqué que ça…

De manière similaire, les juifs ordinaires (et même, d'ailleurs, les juifs pas-si-ordinaires-que-ça) ne connaissent – ni, a fortiori, ne comprennent – les projets d'Yisraël. Ils sont obéissants : cela suffit. Ainsi, un soldat ne doit pas nécessairement haïr l'ennemi, ni comprendre la stratégie de ses généraux : c'est déjà bien, qu'il fasse son petit boulot dans son coin. Ce n'est pas tant leur action consciente qui fait problème : ils ne sont que l'Ane utilisé par leur Esprit Directeur.

Les juifs orthodoxes ne sont pas, non plus, pires que les juifs athées. C'est même le contraire. En effet, un juif religieux a une vague idée de Dieu, tandis qu'un juif athée pense, le plus souvent, que la pièce qu'il met dans la machine à sous ne va pas tomber plus loin, que toute l'histoire s'arrête là, et qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Yisraël. Le « plan » juif n'est un secret pour personne : nul besoin de lire les Protocoles des Sages de Sion pour savoir ce que les juifs veulent !

Yisraël veut, ostensiblement, les mêmes choses que voulait Israël avant le Christ. Et il s'agit de désirs qui sont sacrés, pour les chrétiens, à première vue. De fait, les chrétiens lisent les mêmes Prophètes, trouvent l'inspiration dans les mêmes Psaumes, et leurs buts semblent être les mêmes que ceux des juifs. Pour un observateur extérieur…

« Le SEIGNEUR règnera sur toute la Terre. Ce jour-là, le SEIGNEUR sera Un et son nom sera Un. Toute la Terre sera aplanie ; Jérusalem demeurera seule, et en sécurité… La richesse de toutes les Nations sera réunie – or et argent – en grande abondance… »

Bref : Yisraël, à l'instar d'Israël avant lui, veut unifier le monde sous sa direction spirituelle : le Temple du Dieu d'Yisraël sera situé à Jérusalem, centre d'un univers gouverné par les juifs, et toutes les Nations lui rendront hommage. Les Nations adoreront Dieu, en étant au service d'Yisraël.

Ce paradigme de Globalisme n'est pas particulièrement sexy : certains penseurs contemporains en ont fait remonter l'origine jusqu'à l'Ancien Testament. Notre ami, le professeur de philosophie polonais Marek Glogocsowski, qui vit à Cracovie, l'a comparé au slogan : « Un seul Peuple, un seul Führer » d'Adolf Hitler, et il en a tiré une conclusion (à mon sens) hâtive : il n'y a aucune différence entre juifs et chrétiens, et le président Bush fait actuellement ce que les Prophètes désiraient qu'il fût fait. C'est à cette même conclusion que sont parvenus les sionistes chrétiens, bien que les conséquences finales soient différentes. Les sionistes chrétiens suivent Bush et la Bible, tandis que Marek Glogocsowski suit Marcion, en rejetant aussi bien la Bible que Bush. (En rejetant, y compris, l'enseignement paulinien, Marek va même plus loin que Marcion, lequel aimait et respectait Saint-Paul. Mais c'est là une autre question…)

Toutefois, ces amis et ennemis de l'Ancien Testament sont autant dans l'erreur les uns que les autres. Ce sont les mêmes idées, ce sont les mêmes versets bibliques, mais interprétés de manières divergentes par les juifs et les

Chrétiens. Par conséquent, les désirs d'Israël (= ceux de l'Eglise) et les désirs d'Yisraël (= ceux des juifs) sont tout à fait différents. Il fallait s'y attendre, dès lors qu'Yisraël n'est qu'une parodie, qu'une moquerie maligne des vieilles prophéties, alors que le Véritable Israël - l'Eglise – en incarne la lecture spirituelle.

Pour reprendre Marx : le judaïsme est un christianisme sordide, tandis que le christianisme est le judaïsme spiritualisé.

La lecture juive de l'Ancien Testament est très différente de celle qu'en fait le christianisme. Ainsi, par exemple, le commandement : « Tu ne tueras point » signifie, pour les juifs : « Tu ne tueras pas un (autre) juif ». Il en découle que les visions élevées des prophètes (l'unité spirituelle de l'humanité, autour de Jésus Christ) reçoivent une interprétation sordide, toute de possessions matérielles. Pour les chrétiens, « Jérusalem » est un symbole de l'Eglise universelle. Pour les juifs, c'est une ville bétonnée, traversée par un mur de huit mètres de haut, surmonté de fil de fer barbelé.

Dans la lecture juive, la sacralité exclusive de Jérusalem et d'Israël implique une désacralisation des Nations et du reste du monde. Il n'y aura ni églises ni mosquées, ni prêtres, pas plus chrétiens que musulmans. Le monde deviendra un désert profane, peuplé par des bêtes rendues profanes (les Nations) et leurs bergers (les juifs).

Les Pères de l'Eglise avaient pleine conscience du caractère problématique du concept juif d'un Jérusalem-centre-sacral-du-monde, qui désacralise irrévocablement le reste du monde. Saint Basile le Grand était même opposé aux pèlerinages en Terre Sainte, car il craignait que les chrétiens qui en auraient effectué un pèlerinage ne considèrent plus leurs propres églises comme suffisamment sacrées à leurs yeux. De fait, dès le début, le christianisme est à la fois mondial et local. Bien que le Christ soit le même Christ, Son Eglise n'a pas de point focal unique.

Chaque église – à Moscou, comme à Paris – est aussi sacrée que le temple de Jérusalem. Chaque prêtre est aussi valable que le Grand Prêtre juif. Aussi l'Eglise n'est-elle pas une force globalisatrice. La moindre petite église paroissiale est tout aussi salvifique que la Cathédrale de Chartres.

Durant son premier millénaire d'existence, l'Eglise n'eut pas non plus de chef en titre. Les curies de Constantinople et de Rome, d'Alexandrie et de Jérusalem, d'Antioche et (plus tard) de Moscou avaient leur propres Popes, ou Patriarches autocéphales. C'était là une politique délibérée et fondamentale : elle visait à décentraliser l'Eglise. Lui faisaient pendant les Synodes Œcuméniques, où les grands sages de toutes les églises nationales débattaient et décidaient d'une théologie commune. En Orient, cette tradition fut préservée : de plus en plus nombreuses, des églises nationales se scindaient en églises autocéphales, tout en conservant une théologie commune. Même ces petites régions que sont la Serbie, ou la Géorgie, ont leur propre église nationale indépendante. En Occident, cette tradition fut perdue, et c'est tragique. Ainsi, les églises nationales du Nord de l'Europe, tout en luttant pour leur indépendance, firent sécession et allèrent trop loin dans leur dérive. Elles décidèrent de leur propre théologie, et parvinrent à une croyance erronée, selon laquelle une Eglise nationale peut être créée simplement par une décision souveraine.

Les chrétiens nordiques avaient tort : pour être vivante, une Eglise nationale doit être en communion sacramentelle avec l'Eglise instituée par le Christ.

L'Eglise est une, comme Israël est un. Elle a été créée par Dieu, et elle ne peut être créée par des hommes. Son unité doctrinale doit être restaurée, tandis que sa décentralisation doit être encouragée. Il ne s'agit pas d'une question politique, de rivalités de pouvoirs. La chrétienté (y compris la chrétienté pré-chrétienne) présuppose une Présence Divine répandue dans le Monde. Localisée, certes – dans des églises et dans des lieux sacrés - mais largement répandue. Par opposition, Yisraël veut rendre profane l'ensemble du monde – à l'exception de Jérusalem. Les juifs veulent rejouer, à l'échelle globale, la tragédie du roi Josias, qui détruisit jusqu'au moindre lieu saint, dans le pays, afin d'établir le caractère unique du Temple de Jérusalem [Rois II,23] : « Il brûla les vases sacrés, déposa les prêtres idolâtres, désacralisa les temples et les hauts lieux, brisa les colonnes, mit bas les autels », etc. etc.

A ce sujet, Simone Weil a dit, fort judicieusement :

« Si les juifs, de l'époque glorieuse, revenaient à la vie et étaient armés, ils nous extermineraient tous, jusqu'au dernier : hommes, femmes, et enfants. Pour idolâtrie. Ils nous tueraient au motif que nous adorons Baal et Astarté, puisqu'ils voient Baal dans le Christ et Astarté dans Notre Dame. Mais, en réalité, Baal et Astarté ETAIENT bel et bien les images du Christ et de Notre Dame. »

Simone Weil a écrit ceci en 1942, à une époque où les juifs ethniques connaissaient une terrible épreuve. Mais même dans ces circonstances extrêmes, elle pensait qu'il était de son devoir d'avertir les gens contre le terrible danger idéologique de la théologie juive, de sa tendance à globaliser, à dé-spiritualiser le monde et à déraciner les hommes.

« Les juifs sont le poison du déracinement », a-t-elle résumé, d'une formule lapidaire.

X - La pompe spirituelle

Nous avons cité l'image prophétique de cet âge messianique, où toutes les nations expédieront leur or et leur argent à Jérusalem : « La fortune de toutes les Nations sera rassemblée, or et argent, en grande abondance… ».

Pour les chrétiens, cela n'a de signification que spirituelle. Cela n'a rien à voir avec la Terre sainte. A l'instar des paraboles du Christ, qui ne font en rien référence à des vignes réelles.

Mais Yisraël, conforté par l'effondrement de l'Eglise, met en œuvre son programme propre, basé sur une lecture littérale. Son 'peshat' (interprétation littérale), apparemment, est devenu réalité. Les juifs ont probablement plus d'argent que les chrétiens ou les musulmans, mais les Etats-Unis et l'Allemagne n'en continuent pas moins à envoyer des milliards de dollars chez nous, en Israël.

Mais il y a aussi un 'derash' (une interprétation ésotérique) : les Nations remettront aux juifs jusqu'à leur esprit. Ceci, aussi, a été réalisé, dans une certaine mesure : il est difficile de trouver une sphère d'activité de l'esprit où les juifs ne jouent pas le tout premier rôle. Résultat : l'esprit national européen et américain se caractérise par son adhésion à un style juif pragmatique et sans personnalité, que ce soit en architecture, dans l'art conceptuel, dans la sociologie de Francfort, l'économie de Chicago, la psychologie viennoise, la politique néoconservatrice, la théologie de l'Holocauste, ou encore le sionisme. Cela ne signifie en rien que les juifs soient brillants. Non : simplement, ils ont réussi à faire de leur propre programme d'action celui de l'univers.

Ainsi, par exemple, deux événements importants se sont fait jour concomitamment, en Russie : le procès de Byaliss, accusé et innocenté du crime d'assassinat d'enfant à des fins religieuses ; et la tragédie que furent les derniers jours de Lev Tolstoï. Bien que, pour l'homme universel, le second événement ait été plus significatif, le premier, le procès, bénéficia d'une couverture médiatique bien plus importante (c'est encore le cas de nos jours).

Aujourd'hui, des graffitis sur une synagogue attirent immanquablement beaucoup plus d'attention que la destruction de l'église de Sainte Barbara par l'armée israélienne.

Concomitamment, aussi, se déroulaient la tragédie des massacres de juifs, durant la Seconde guerre mondiale, et celle d'Hiroshima. Jusqu'à l'ascension des juifs, en 1968, il y eut Hiroshima Mon Amour. Aujourd'hui, il n'y a plus que la Liste de Schindler. C'est que, désormais, l'esprit de l'Occident est entièrement soumis au programme d'action juif.

Il y a une interprétation 'sod', également : dans l'univers juif, il y avait une catharsis, précédant, et concomitante à la destruction du Temple. L'exil d'Yisraël fut causé par le besoin de réparer un désastre cosmique, survenu au moment où le Vaisseau Céleste explosa, sous la pression de la Lumière Divine, après quoi, ses débris tombèrent sur la Terre et s'y mêlèrent aux étincelles de lumière.

Alors qu'à ses yeux, Yisraël est une mer de lumière, les Nations sont intrinsèquement des débris mauvais. Néanmoins, certaines d'entre elles sont porteuses d'une parcelle de lumière. Il ne saurait s'agir que d'une âme juive, emprisonnée dans le monde Gentil. Finalement, de génération en génération, toutes les étincelles seront réunies dans le Peuple Juif, tandis que les débris – les Goyim – s'éteindront totalement, et finiront dépourvus de tout esprit. Tel est le but de l'exil juif : il s'agit de recueillir précautionneusement (toutes) les étincelles spirituelles (égarées) dans le monde Gentil.

Aujourd'hui encore, nous assistons au même phénomène. Dans les années récentes, des dizaines d'instituts ont été créés, dans lesquels on enseigne à des Gentils une certaine teinture de judaïsme. Bien sûr, ces Gentils n'y sont pas convertis ; ils sont appelés à constituer un deuxième bataillon de supplétifs. Beaucoup de personnes

(pourtant) religieuses préfèrent un « Dieu » non-religieux, qui puisse être en cohérence avec le modèle judaïque. Le théisme est une autre forme de religiosité, acceptable pour les juifs, puisqu'il affirme qu'il n'existe pas de foyers particuliers de sacralité.

Tout le monde sait que les juifs veulent dominer le monde. Toutefois, ce n'est pas à l'instar d'un Roi qu'ils recherchent cette domination, mais bien à la manière d'une église – à la fin des fins, sous la forme d'un Etat-église théocratique.

De la même manière que l'Eglise ne veut pas faire de ses laïcs des prêtres, les juifs ne veulent pas convertir les Gentils, ils ne veulent pas faire d'eux des juifs.

Pour les Chrétiens, tout le monde peut devenir prêtre. Pour les juifs, il est aussi difficile, pour un goy, de devenir juif que, pour un chat, se faire homme.

Les exigences de l'église juive vis-à-vis de ses laïcs Gentils ne sont pas très contraignantes : ils peuvent faire ce qu'ils veulent ; ils peuvent amasser des richesses et du pouvoir, pour peu qu'ils renoncent à leur âme et admettent n'avoir aucune inspiration spirituelle. Ils ne doivent pas s'entraider, non plus, car l'altruisme est l'apanage des juifs, dit la doctrine juive. Et beaucoup de Gentils se plient à cette exigence. Avilie ou non, l'Eglise chrétienne a été fondé par Celui qui a lavé les pieds de ses disciples et qui a promis que le premier (ici bas) serait le dernier (au Jugement dernier).

L'Eglise juive, quant à elle, fut fondée sur la promesse faite à ses adeptes que leurs propres frères mettront le genou à terre devant eux. C'est pourquoi elle convient mieux à ceux qui aspirent à dominer.

Dans l'univers juif, les Gentils doivent se soumettre aux juifs. L'acceptation des Sept Commandements Noachiques est l'instrument de cette soumission. En résumé, un goy doit s'interdire d'adorer d'autres dieux. Plus important encore : un goy doit n'avoir aucun rite ni aucune fête qui lui soient propres. Tant qu'il n'a pas de religion, le goy ne pose pas de problème, son existence dé-spiritualisée ne causant aucune inquiétude. Rambam (Maïmonide) a expliqué qu' « Un Gentil qui crée ou observe une loi religieuse, en-dehors des Sept Commandements, doit être flagellé, et averti qu'il sera mis à mort, s'il persiste. Nous, juifs, nous ne permettons pas aux Gentils de se créer des rites et des commandements religieux pour eux-mêmes ». En acceptant les Sept Commandements, une personne consent à son statut de Goy, dans l'Univers Juif.

Quand Saint Paul et Saint Pierre commencèrent leur mission (évangélique) auprès des Gentils, les dirigeants de l'Eglise de Jérusalem – juifs chrétiens – exigèrent que les nouveaux convertis fussent circoncis. A leurs yeux, le christianisme était réservé aux juifs. Toutefois, ils étaient prêts à accepter des conversions.

Saint Pierre refusa. Les dirigeants de l'Eglise proposèrent un compromis : que les nouveaux chrétiens d'origine Gentille acceptent les Commandements Noachiques, et qu'ils cessent de consommer des sacrifices païens.

Saint Pierre était prêt à l'accepter, car il ne comprenait pas la signification de cette interdiction.

Mais Saint Paul la rejeta. Car lui, il avait compris : s'ils se soumettaient à cette exigence, les Nouveaux Chrétiens accepteraient de s'intégrer dans l'ordre juif de l'univers. Il ne fit pas de commentaires au sujet de la licéité de la consommation des sacrifices, mais il ne l'écarta pas. Pour lui, il était essentiel de pouvoir dire : « Nous pouvons le faire (i.e. : nous pouvons consommer la chair d'animaux offerts en sacrifice), car cette « interdiction » n'a aucun sens, pour nous ».

Dans le monde spirituel, il n'y a pas de détail sans importance. Un kabbaliste de Safed, Joseph della Reina, ayant capturé Satan à l'intérieur d'un pentagramme, lui avait ordonné de relâcher l'âme du Messie, raconte un récit juif médiéval. Satan accepta, à la condition (apparemment) bénigne que Joseph allumât une chandelle. Joseph s'exécuta : il alluma une chandelle. Et cet acte de foi libéra… Satan ! Lequel attrapa Joseph au collet et le chassa, jusqu'à Tibériade…

De manière semblable, de petits arrangements avec les juifs furent cause de la soumission de la Chrétienté – non pas seulement aux juifs, mais aussi à leur Esprit Directeur. Cela commença par des petites choses, tel le retrait des signes religieux des écoles et des places publiques. Mais nos âmes interprètent cette abdication de l'esprit comme une preuve de la victoire juive. Il y a quelque temps, le Congrès américain, dans un acte de soumission absolument extravagant, a accepté de conférer aux Sept Commandements le statut d'une loi. Cela n'avait

absolument aucun sens : nous ne mangeons plus de nourriture sacrificielle. C'était aussi extravagant que la chandelle de della Reina. Et aussi catastrophique que la folle négligence de ce pauvre Kabbaliste.

Une folie encore pire fut l'idée (décrétée lors du Concile Vatican II) des deux Alliances. Un chrétien peut, certes, remettre en cause l'idée que le Nouveau Testament est distinct de l'Ancien, mais il doit, dans ce cas, faire sienne la notion de Supercession, à l'instar des Catholiques. Autre solution : il peut croire, comme les Orthodoxes, qu'il n'y a qu'une seule Alliance, et que l'Ancienne est identique à la Nouvelle. Après quoi, il doit affirmer que les juifs, qui rejettent le Christ, ne font plus partie de l'Alliance. Mais, en aucune façon, un Chrétien ne peut affirmer que l'Alliance Juive est toujours vérifiée, car cela contrevient au sens même du sacrifice du Christ.

Cela crée nécessairement une religion un tiers / deux tiers : un tiers de « Juifs chrétiens », membres des deux Alliances, et deux tiers de Goyim, en seconde classe, membres de la seule seconde Alliance. L'Eglise doit attirer et baptiser les juifs, mais sans leur donner un quelconque statut spécial. Sinon, elle – qui représente la défense la plus puissante face à l'offensive juive en cours – sera subjuguée, et la majestueuse dame de Strasbourg échangera sa place avec la Synagogue.

L'Univers juif est en train d'être édifié, brique après brique, et l'une de ses manifestations est l'abaissement de la vie culturelle et spirituelle des Gentils. Dans le grand Etat juif – les Etats-Unis – un étudiant a besoin d'au moins 30 000 dollars annuels pour se payer une formation universitaire valable. Dans leur écrasante majorité, les Américains ne peuvent ne serait-ce que rêver disposer d'une telle somme. Mais les juifs n'ont rien à craindre, en la matière. Les films américains dégradent ceux qui les regardent. Les programmes de la télévision, n'en parlons pas : ils transforment en zombies ceux qui persistent à les suivre.

Le sujet, délicat, de l'intégration scolaire, me vient à l'esprit. John Spritzler, de DemocracyNow, a écrit : « Ici, aux Etats-Unis, j'ai vu l'élite libérale (dans les années 1970), au nom de la fin de la ségrégation raciale, recommander aux parents blancs de mettre leurs enfants en âge d'aller à la maternelle dans des bus qui les emmèneraient, en traversant tout Boston – un trajet d'au moins une heure – dans des écoles éloignées. Lesquelles, comme toutes les écoles destinées aux enfants d'ouvriers, à Boston, étaient terriblement dégradées et indigentes. Le juge libéral qui avait décidé ça n'avait même pas daigné prendre en compte un autre projet, suggéré par des parents noirs, qui aurait permis de mettre fin à la ségrégation, en restant dans le voisinage et sans trimballer les marmots de cette manière. Mais les Blancs qui s'opposèrent au décret du juge furent qualifiés de « racistes » par le quotidien libéral Boston Globe (aux capitaux détenus par les plus grands financiers américains) ».

Veuillez noter que le Boston Globe est un journal dont le propriétaire est juif. Cette idée de trimballer les gamins en bus était une très bonne chose pour les écoles juives et les jardins d'enfants juifs, lesquels ne nécessitaient aucun transport en bus et pouvaient ainsi capturer tous les parents juifs et les parents Gentils de la haute société, et imposer des tarifs plus élevés. Certes, cela embêtait et humiliait les Bobos et cela permettait d'intégrer tous les goyim dans une même famille, unie et heureuse, ce qui ne gâchait rien. Mais une chose est sûre : le transport scolaire – qu'il ait été bon ou mauvais, juste ou injuste, par ailleurs – aboutit à une baisse du niveau d'éducation de la classe moyenne américaine, et cette débilitation de l'Amérique bobo était une étape nécessaire pour la prise de contrôle de l'esprit américain. Si tant est que la victoire de l'esprit juif ne sera atteinte que dès lors qu'un goy rendu débile et illettré lèchera, plein de gratitude, la main d'un juif, qu'il remerciera pour sa bonne guidance.

XI - La Terre Sainte

Que veulent donc les juifs, en Terre Sainte ? « Vivre en paix », disent leurs supporters. « Ils veulent tuer les Palestiniens, ou les chasser », disent leurs adversaires. « Ils espèrent créer un super-Etat, du Nil à l'Euphrate », disent les pessimistes. « Peu importe ce qu'ils veulent, dès lors qu'ils nous foutent la paix », disent les antisémites (lesquels se mettent le doigt dans l'œil). Il y a certainement des juifs pour vouloir l'une ou l'autre de ces choses. Mais « les Juifs » (par opposition aux « personnes juives ») entendent faire de Jérusalem la capitale suprême du monde et, de son temple reconstruit, le point focal de l'Esprit sur Terre. C'est là, en effet, la seule chose qui manque encore à la construction, toujours en cours, de l'Univers juif.

En 1962, la revue Look invita le fondateur de l'Etat juif, David Ben Gourion, à décrire sa vision du monde, dans vingt-cinq ans. Ben Gourion prédit (en se trompant) que le Gouvernement Mondial serait déjà en place en 1987,

la Cour Suprême de l'Humanité (le corps ecclésiastique supérieur) étant installée à Jérusalem, ainsi qu'un temple, au même endroit, commémorant le rôle joué par les juifs dans l'unification du genre humain.

Quand cela sera fait (si cela est fait, un jour), le monde aura été changé, de manière irréversible. Le christianisme aura disparu, l'esprit aura abandonné les nations, dans notre partie du monde, et notre démocratie actuelle – aussi douteuse soit-elle – aura été supplantée par un vaste Etat théocratique. La paix est la dernière des choses à laquelle les braves gens doivent s'attendre, dans des circonstances telles celles-là. Les Etats théocratiques ne sont pas spécialement agréables à vivre ; qu'il s'agisse du Paraguay soumis à la férule des Jésuite, des Etats du Pape, ou de la Nouvelle Angleterre puritaine. Toutefois, l'Etat théocratique juif sera incommensurablement pire, parce que les Gentils ordinaires n'auront aucune part à son pouvoir, ni aucun accès à sa spiritualité. Dé-spiritualisés et déracinés, apatrides et seuls, les Maîtres du Monde d'hier, devenus esclaves à tous points de vue, n'auront plus, de « maîtres », que le nom.

Dès lors, nous commençons à comprendre le mystère suprême que représente l'unité duale de deux idées politiques, en apparence opposées : le sionisme et le libéralisme mammonite. Tandis que le Sionisme crée une base pour le Quartier Général du Nouvel Ordre Mondial, le Libéralisme mammonite crée l'esclavage à l'échelle mondiale. Jabotinsky et Soros accomplissent deux tâches différentes, au service d'un même système ; le Mur de Fer et la Société Ouverte des marchés ne sont que deux dénominations différentes d'un seul et même signifié. Quand les juifs affirment leur droit, de faire passer leurs tanks là où bon leur semble, en Terre Sainte, de pourchasser leurs ennemis partout dans le monde, de privatiser les terres des Palestiniens et les usines d'aluminium des Russes, ils ne font que mettre en pratique le paradigme de la Société Ouverte. Lorsqu'ils construisent le Mur sur les terres des Palestiniens et obligent leurs esclaves chinois à signer des contrats « ni sexe, ni Dieu », ils ne font que se tourner vers l'hypostase du Mur de Fer.

Qui plus est ; la Société Ouverte ne saurait exister, sans Mur de Fer. Les membres de la tellement encensée société ouverte, auxquels on a volé leur gagne-pain, attaqueront les voleurs, lesquels devront bien finir par ériger leur Mur de Fer. En Terre Sainte, les juifs ont et la terre et l'eau, et les Gentils ont et la faim et la soif : c'est la raison pour laquelle les territoires palestiniens sont Ouverts devant les incursions juives, tandis que le Mur protège les juifs.

Décrivant le Grand prêtre de la Société Ouverte et ses idées, Marek G. a écrit : « L'essentiel de l'œuvre de Hayek est consacré à l'élaboration de méthodes permettant de faire des gens des étrangers les uns pour les autres, dénués de la moindre trace d'amitié et d'altruisme ». Il propose que les populations de l'Empire Global soient constamment mêlées les unes aux autres, afin qu'aucune culture durable et distincte ne puisse se faire jour (ou qu'aucune culture héritée du passé ne puisse être conservée). Les habitants de l'Empire Global sont supposés être des humanoïdes sans nationalité (et, par conséquent, sans identité), se déplaçant « individualistiquement » dans les directions que leur impartissent des commandeurs financiers « invisibles », dont l'existence, dans les écrits de Hayek, est implicite. Il proclame que « la liquidation de la souveraineté des Etats est l'objectif nécessaire, et logique, du programme libéral. » Le seul objectif collectif admissible de l'activité humaine, dans l'Empire Global, doit être l'acquisition de la propriété privée, en particulier d'objets mobiliers, si possible clinquants, compatibles avec la production et la distribution de masse. ».

Le (néo-)libéralisme est la vision judaïque du monde soumis aux juifs. C'est la principale ligne d'assaut d'Yisraël, tandis que le Sionisme, en dépit de toute sa cruauté, n'est qu'une opération mineure. Aujourd'hui, nous assistons à un phénomène fort intéressant : George Soros, ce Guderian d'Yisraël, se plaint de ce que les agissements imprudents des néoconservateurs sionistes américains mettent en danger son opération à lui, d'une importance toute autre.

Il n'est pas exceptionnel, dans le domaine militaire, qu'un général exige la cessation des opérations jusqu'ici couronnées de succès d'une autre unité, au motif que celles-ci portent atteinte à l'effort principal. George Soros a réussi, à la force du poignet (oui, enfin, presque…) à coloniser l'Europe orientale, et il nourrit l'ambition d'incarner une alternative aux néocons belliqueux d'Europe occidentale. Il semble bien, dès lors, que le projet chouchou d'Yisraël s'accomplira de notre temps.

Toutefois, la profanation totale de l'Homme est physiquement impossible. De même que la privation de toute vie sexuelle normale, en prison, cause des perversions, une perversion de la spiritualité occidentale ne pourra manquer de se faire jour. Les esclaves africains, en Amérique, ont développé un nouveau culte d'esclaves, mêlant leurs anciennes croyances à celles de leurs maîtres. Des cultes d'esclaves, similaires, sont en train de se développer, chez les Européens ; le culte de l'Holocauste est l'un d'entre eux.

Théologiquement, ce culte est une adaptation du rôle spirituel joué par les juifs dans les mentalités chrétiennes. Il remplace le Christ par Israël, le Golgotha par Auschwitz, et la Résurrection par la création de l'Etat juif. Les gens qui osent remettre en cause le dogme de l'Holocauste sont traités de la manière dont les hérétiques le furent, jadis : excommuniés, ils sont exclus de la société.

Généralement, il s'agit de personnes dotées d'un esprit scientifique ; leur argumentation évoque celle de ces athées naïfs, si enclins à affirmer : « Une baleine ne peut pas avaler un homme : donc, cette histoire de Jonas, c'est des balivernes ! » De manière similaire, les hérétiques du culte holocaustique disent : « Les juifs n'ont pas pu être tués en si grand nombre », ou bien : « Il ne subsiste aucune chambre à gaz, qui fournirait la preuve qu'elles aient existé un jour. » Mais ces arguments ne portent pas : il faut bien que des gens qui se retrouvent plongés dans l'univers juif se créent un minimum d'instruments et de dogmes religieux.

Sur le plan du subconscient, les Américains – et, dans une moindre mesure, les Européens – ont d'ores et déjà admis leur défaite. Claude Lanzmann a lancé un défi, lorsqu'il a affirmé : « Si Auschwitz est vrai, alors il y a une souffrance humaine à laquelle celle du Christ ne peut, tout simplement, pas être comparée. Dans ce cas, le Christ est faux, et le salut ne viendra pas de lui. Auschwitz est la réfutation du Christ ». Ce défi n'a pas été relevé. Aucun Roland n'est venu relever le gant de l'ennemi menaçant. Lanzmann ne fut nullement ostracisé : ses films ont été projetés dans les salles de cinéma, en France, tandis que des théologiens débattaient doctement sur le thème : « Le Christianisme après Auschwitz ». La capitulation spirituelle de l'Occident s'est manifestée par l'enlèvement de la Croix et d'une église de l'intérieur de l'enceinte d'Auschwitz. Elle trouva confirmation lorsque le Pape alla à Canossa, à Jérusalem, le chef de l'Eglise Catholique demandant pardon aux juifs...

Ce fut une erreur. Ce n'est nullement une coïncidence si, très peu de temps après cela, Sharon a déambulé sur le Mont du Temple, déclenchant la Troisième Guerre Mondiale. Les juifs ne sont pas des Chrétiens. Dans le pardon, ils ne voient qu'une seule et unique chose. Cette chose, c'est la capitulation. Notre ami Paul Eisen a écrit :

« Aux Chrétiens, et à l'ensemble du monde non-juif, les juifs disent ceci : « Vous demanderez pardon, pour la souffrance juive, encore, encore et encore. Et, quand vous aurez fini de demander pardon, vous demanderez encore pardon. Quand vous aurez assez demandé pardon, (selon nous) nous vous pardonnerons… à condition que vous nous laissiez faire ce que nous voulons, en Palestine. » »

En affirmant cela, Eisen péchait par excès d'optimisme. La Palestine n'est pas le but ultime des juifs : leur but ultime, c'est le monde. La Palestine n'est que l'endroit où doit être implanté le quartier général de l'Etat mondialisé ; étape nécessaire, sans laquelle le peuple d'Europe n'aurait pas pu être tétanisé, tel un lièvre surpris par les phares d'une voiture. Si un Etat juif avait été créé, disons, en Argentine (comme le désirait le baron Hirsh), ou en Ouganda (comme l'envisageait Herzl), ou encore à Madagascar (comme le projetait Hitler), cela n'aurait pas permis d'activer certains niveaux sous-jacents de la conscience de la Chrétienté. Désormais, comme cela a l'apparence de ressortir à une prophétie, cela a captivé son esprit.

Remarquez que cela a captivé l'esprit des Israéliens, aussi. Leur tâche, dans le plan d'ensemble, est bien entendu très limitée. Les juifs, dans leur aspiration à la domination mondiale, ont besoin d'une base : il incombe aux Israéliens de se rendre maîtres de cette base, et de la sécuriser. Les sionistes, on le sait, sont des gens plutôt frustes. Mais, pour accomplir une telle mission, ils n'ont guère besoin d'imagination. Le quotient intellectuel (QI) israélien moyen est de 95. C'est au-dessous du QI européen moyen, qui est de 100 ; et bien au-dessous du QI juif européen moyen, qui est de 105. La faiblesse du QI israélien moyen ne doit rien à l'intégration des juifs séfarades. En revanche, il doit tout au fait suivant, bien connu : les juifs intelligents et qui réussissent n'immigrent presque jamais en Israël. Ils font carrière aux Etats-Unis ou en Russie, en France ou en Allemagne. Ils font du fric à Wall Street, ils partent en croisade contre l' « antisémitisme » dans les pages du Monde et du Times, ils dirigent des nations et écrivent des critiques d'art. Les Israéliens ne sont que la racaille de la juiverie mondiale, envoyée à la conquête de la terre nécessaire à l'édification du Quartier Général du Nouvel Ordre Mondial.

Très peu d'Israéliens voient plus loin que la colline d'en face, qu'ils espèrent voler aux Palestiniens. Ils sont possédés par leur désir, bien qu'ils soient incapable de comprendre ni d'expliquer pourquoi. Un bon exemple est fourni par le Dr Benny Morris. Cet expert de la Tragédie palestinienne de 1948, qui la dénonçait hier, aujourd'hui l'approuve. Il regrette qu'elle n'ait pas été portée à son terme, et il souhaite qu'elle se répète, multipliée et amplifiée. Cela ne s'appelle certes pas « déni de l'Holocauste » : c'est de l'approbation de l'Holocauste ! Pour Morris, déraciner les Palestiniens et détruire leur culture, leur terre, et leur caractère unique : il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Ont-ils été tués, au sens biologique du terme « tués » ? Non ? Bon : alors ;

quoi ? Le Goy n'est-ils pas qu'une machine biologique, un animal, dont l'environnement et le mode de vie peuvent être détruits si cela est indispensable à des êtres d'essence supérieure ? Et Morris d'affirmer : « Je me situe toujours à gauche. » Si ça, c'est un juif de gauche : quelqu'un pourrait-il avoir l'amabilité de me dire ce qu'est un juif de droite ?

Le temps passant, la reconnaissance de leur mission pénètre profondément dans la conscience des Israéliens. La métamorphose de Nathan Sharansky, hier défenseur des droits de l'Homme, devenu un nationaliste juif de droite, est là pour en administrer la preuve. Naguère libéral, il a appelé, récemment à la conservation du Mont du Temple entre des mains juives, fût-ce au prix d'une guerre sans fin. Benny Morris, hier ami des Palestiniens, en appelle aujourd'hui au nettoyage ethnique et prédit une guerre éternelle. Optimiste, il prévoit un holocauste nucléaire, dans les vingt ans à venir. Les juifs, ailleurs dans le monde, sont infatués de l'Etat d'Israël, bien qu'ils ne s'en soient que fort peu souciés, avant 1968. En effet, ce n'est qu'après cette année fatidique qu'ils se mirent à prendre conscience de l'avancée des plans d'Yisraël à l'échelle planétaire.

En Israël, la proportion des gens qui approuvent les projets de Troisième Temple ne fait que croître : elle excède d'ores et déjà les 60 %. L'Irak occupé, les Palestiniens emprisonnés derrière le mur de Sharon, les Iraniens paralysés et les Saoudiens malades de trouille, la destruction par explosifs du Dôme du Rocher et la construction du Troisième Temple ne sont plus qu'une question de temps. Les conséquences sont incalculables. Soit elles se limiteront – par miracle – à un Armageddon nucléaire. Soit (ce qui serait incommensurablement pire) notre Oekuméné partira à la dérive, pour aller s'abîmer dans l'univers juif.

Enfin, pas exactement : tandis que les nations chrétiennes mourront spirituellement, aucune multiplication des temples ne permettra jamais d'établir la ligne téléphonique – inexistante – entre les juifs et Dieu. Nulle grâce divine ne viendra jamais se déverser, par l'intermédiaire de ce « temple », depuis le ciel, sur l'humanité. Le Moqueur Satanique rira au nez des juifs, pour avoir cru que des tanks et des bulldozers leur permettraient de se mettre Dieu dans la poche.

Dans une histoire écrite par Charles de Coster, le magicien facétieux Tyl Ulenspiegel vend à des juifs un sachet magique, en leur promettant qu'ils pourront deviner l'avenir, s'ils en aspirent le contenu. Les juifs espéraient savoir quand leur Messie viendrait, alors ils ont aspiré de toute leur force… Pour découvrir à leurs dépens que le sachet était plein de conneries. C'est un désappointement de même nature qui attend, au tournant, les constructeurs de Troisième Temple.

Mais les conséquences – désastreuses – de cette folle entreprise seront bien réelles, car l'acceptation du pouvoir satanique influencera la conscience collective de l'humanité, laquelle est extrêmement puissante, sinon omnipotente. Les scientifiques du Projet Manhattan, qui furent invités à créer la première bombe nucléaire, redoutaient que la réaction en chaîne ne détruisît la Terre, laquelle serait devenue une jolie petite étoile de plus, au firmament. Faire joujou avec les sphères divines risque d'occasionner des dommages de même ampleur, en transformant le monde en désert spirituel.

Afin de sauver le monde d'une possible dévastation spirituelle, l'Etat juif doit être démantelé. Dût Yasser Arafat jurer une loyauté éternelle à Ariel Sharon, il faut le faire – pas seulement pour les Palestiniens, mais pour le monde entier. Cela peut être fait en douceur, sans transfert ni bain de sang, en créant un Etat démocratique pour tous les habitants de la Palestine, qu'il s'agisse des Palestiniens de naissance ou des Palestiniens d'adoption. Cela ne sera pas un Etat juif, mais les Israéliens juifs finiront par être absorbés par les Palestiniens, comme les juifs furent jadis absorbés par les Palestiniens, du deuxième au septième siècle après Jésus-Christ.

Après tout, les Indigènes Palestiniens et les Israéliens juifs sont un même peuple ; seule, la religion les distingue. Dans une étude récente, le professeur de génétique espagnol Antonio Arnaiz-Villena, de l'Université Complutense de Madrid, a trouvé que les juifs et les Palestiniens ont en commun des génomes étonnamment proches, et qu'on doit par conséquent les considérer étroitement apparentés, et certainement pas différents, du point de vue génétique. La rivalité entre ces deux groupes, par conséquent, est fondée « sur la culture et la religion, et certainement pas sur des différences génétiques », ont indiqué les auteurs de l'étude qu'il a dirigée.

Ainsi, la famille d'Abraham sera réunifiée, et le monde se rétablira, lentement, de la dévastation provoquée par Yisraël.

XII - Malédiction, Ou Bénédiction ?

Y a-t-il une méthode qui permette de décider, objectivement, qui est dans le vrai ? Quel modèle de l'univers est exact : le modèle juif, ou le modèle chrétien ? Ou bien n'est-ce qu'une question de goût, comme on peut préférer le thé au café ? Question subsidiaire : sont-ce nos oignons ?

Mais bien sûr, qu'une méthode existe ! Mais bien sûr : c'est nos oignons ! Nous devons nous en occuper.

Si ce que disent les juifs est juste – s'ils sont le Véritable Israël – alors leur présence devrait être une bénédiction pour les populations au milieu desquelles ils vivent. Si, en revanche, ce que l'Eglise enseigne est vrai, au sujet des juifs – à savoir que leur Yisraël est un imposteur – alors l'Ascension des Juifs a toutes les malchances de représenter une malédiction pour les gens du coin.

C'est une question d'agrément mutuel, entre juifs et Chrétiens : la bénédiction est le critère. Un porte-parole populaire juif, Irwin Graulich, dont l'article Judaïsme obsessivo-compulsif [Obsessive-Compulsive Judaism], a beaucoup circulé sur Internet, écrit :

« La réponse (à la question de savoir si il faut se soumettre aux juifs, ou non) est en réalité très simple. Elle découle d'une phrase très importante, contenue dans le Nouveau Testament : « Ceux qui bénissent les juifs seront bénis, et ceux qui maudissent les juifs seront maudits ». Quiconque croit en cette affirmation emboîtera immédiatement le pas aux chrétiens intégristes américains [sionistes]. Pas étonnant que l'Amérique soit devenu le pays le plus béni de toute l'histoire mondiale. Et quelles sont les nations les plus maudites, de nos jours ? A l'évidence, il s'agit des nations du monde arabo-musulman. Et tous leurs puits de pétrole ne font rien à l'affaire ! »

Il n'y a pas plus d'affirmation de ce genre, dans le Nouveau Testament, que de beurre en branche. En revanche, des allusions à la Synagogue de Satan, oui : ça, il y a ! Et pas qu'un peu ! Les juifs ont persécuté Jésus : ça aussi, d'accord. Les juifs ont tout fait pour Le mettre à mort : incontestable. Les juifs ont agi par traîtrise : c'est clair. Mais la phrase qu'Irwin Graulich prétend trouver dans l'Ancien Testament y brille par son absence.

Graulich n'a pas entièrement inventé cette histoire de bénédiction et de malédiction : il a simplement confondu entre le Nouveau Testament et l'Ancien, dans lequel cette phrase a un sens totalement différent. La véritable citation est celle-ci : « Je bénirai celui qui te bénira (te = Abraham), et je maudirai ceux qui t'auront maudit : et en toi, toutes les familles de la Terre seront bénies ». Pour un Chrétien, Dieu renvoie au Christ, descendant d'Abraham en ligne directe, notons-le au passage. Pourrait-il y avoir une bénédiction meilleure que celle d'être un ancêtre du Christ ? Bien entendu, à travers le Christ, toutes les familles de la Terre (= les Gentils) ont été bénies, et tous ceux qui ont reconnu le Christ sont devenus les enfants d'Abraham, comme l'a affirmé Saint Paul. En revanche, ceux qui ont rejeté le Christ ont été maudits, par la malédiction même citée – mal à propos – par Graulich.

Dès l'instant où le Christ avait ouvert l'Alliance à tous les hommes, l'Eglise Chrétienne devenait le Véritable Israël, et les juifs qui avaient rejeté le Christ n'appartenaient plus au Véritable Israël. Les prophéties divines ne leur appartenaient plus. En appliquant les promesses antérieures au Christ à la réalité postérieure au Christ, Graulich se moque de ses innocents lecteurs. Il ne se contente pas de se moquer d'eux : il les trompe.

L'opinion d'un Graulich aurait normalement fort peu d'importance. Mais c'est, hélas, la même idiotie qui fut propagée par la Nouvelle Bible de Référence Scofield, publiée à Oxford en 1967 et sans cesse rééditée depuis lors. Il s'agit d'une vaste entreprise de propagande – inspirée par les juifs – qui trouve un écho inouï auprès des prêcheurs simplets de l'Amérique. Cette « Bible » serait plus correctement dénommée Talmud : le texte de la Bible lui-même y est accompagné d'un abondant appareil critique de « commentaires » et autres « notes de bas de page ». Le résultat est aussi éloigné de l'Ancien Testament que peut l'être le Talmud juif, qui n'est, lui aussi, qu'un recueil de « commentaires ». Ainsi, par exemple, le Talmud commente l'entrée « Homme » ainsi : « Homme : ce mot désigne un juif, car un non-juif n'est pas appelé « homme » ».

Les éditeurs oxfordiens de la Bible Scofield ont, quant à eux, accolé ce genre de note de bas de page à l'Ancien Testament :

« [3] il existe une promesse de bénédiction pour ceux qui, parmi les Nations, bénissent les descendants d'Abraham. Et une malédiction pèse sur ceux qui persécutent les juifs. Or, invariablement, dans l'Histoire, ceux

qui ont persécuté les juifs ont très mal fini, tandis que ceux qui les ont protégés n'ont eu qu'à s'en féliciter. L'avenir prouvera, d'une manière encore bien plus éclatante, la validité de ce principe ».

Vérifions, histoire de voir, si vous le voulez bien, si ceux qui ont protégé les juifs s'en sont si bien tirés que çà ? Pour procéder à cette vérification, est-il meilleur endroit que l'Etat juif ? Dans les dunes poudreuses du désert du Néguev, vaste zone aride située dans le sud de la Terre Sainte, juste au-dessous du Détroit du Scorpion creusé par les Romains, sur la falaise qui domine la vallée de la Arava, à mi-chemin entre Eilat et Jérusalem, et entre Gaza et Petra, se trouve un vénérable jujubier millénaire. Sous sa frondaison toujours verte et majestueuse, coulait jadis une abondante source, appelée dans la Bible En-Hazeva, en hébreu, et de nos jours Ain Husub, en arabe. Ses eaux jaillissantes attiraient les caravanes de commerçants nabatéens, qui transportaient la myrrhe et l'encens de l'Arabie Heureuse vers les ports de la Méditerranée. Les Israélites de l'antiquité vivaient à proximité de cette source ; les Edomites construisirent un petit temple sur la colline qui la jouxte ; et les Romains construisirent des thermes, alimentés par elle. A l'époque moderne, beaucoup de bergers bédouins, enfants d'Abraham, amenaient leurs troupeaux s'abreuver à cette source bénie, et ils prononçaient des vœux, à l'ombre profonde et fraîche du jujubier.

Nous sommes, en cet endroit, à l'orée de la Terre Sainte. C'est le cadre de vie de cette figure pastorale emblématique : vous savez, ce berger portant un agneau sur ses épaules ? Elancé, vigoureux, vêtu d'une ample tunique blanche, son noble visage buriné par l'air vif et encadré par la blancheur immaculée de son keffiéh retenu par une corde noire tricotée, une cigarette d'herbes aromatiques cultivées maison dans ses mains calleuses, l'Arabe se sent au moins aussi à l'aise, chez lui, dans la vaste étendue dénudée du désert, que vous pouvez le faire à Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré. Rencontrer ces gens en permanence détendus et amicaux est un vrai plaisir. Combien de fois, dans mes ballades dans le désert, n'ai-je trouvé sur mon chemin une tente noire de Bédouins et n'ai-je été requinqué par leur tisane de sauge maryamiyyéh, toujours tenue au chaud dans un gros coquemar en aluminium, un peu de guingois sur les braises rougeoyantes ?

Les étoiles – ces étoiles énormes, et ébouriffées, qu'on ne voit que dans les déserts – au-dessus de leur feu de camp, étaient tellement plus impressionnantes et émouvantes que l'écran de la téloche que nous semblons condamnés à fixer, dans nos appartements. L'électricité, cette bénédiction à double tranchant, nous a donné le plaisir de pouvoir lire des livres nuitamment, mais elle nous a volé les étoiles. Il est certes plus facile d'allumer une ampoule électrique, en tournant l'interrupteur, que d'allumer un feu. Mais au prix du même effort, les Arabes ont de la lumière et un vrai feu, qui les réchauffe, par-dessus le marché. Pour les sédentaires, les murs coupent le vent, mais ils gênent la vue. Les Arabes, quant à eux, jouissent du spectacle vivant offert par une nature intacte. Nos toits nous protègent de l'ardeur du soleil et de la pluie. Mais les Arabes ont ce ciel, très haut, en permanence au-dessus de leur tête, qui les fait se souvenir de Dieu.

Vu de loin, tous les habitants du Moyen-Orient sont des « Arabes ». Mais, ici, en Palestine, ce nom appartient exclusivement aux Bédouins. Dans la belle mosaïque humaine de la Palestine, les bergers Arabes, les paysans Fellahs, et les citadins sont aussi distincts entre eux que les couleurs fondamentales. Tous aussi bons les uns que les autres. Mais néanmoins différents.

Les Fellahs ont les doigts verts : il font fleurir les amandiers et fructifier les oliviers ; il construisent des terrasses et de belles maisons en pierres de taille. Les citadins vivent parmi les églises et les mosquées de Palestine ; ils s'occupent du commerce et de l'enseignement. Les Arabes, quant à eux, sont encore différents de ces deux populations sédentaires, car ils sont exposés aux éléments : délavés par la pluie, réchauffés par le soleil, assainis par le vent, ils font partie intégrante de la nature. T. E. Lawrence en était tombé amoureux. Il pensait que les juifs protègeraient les Bédouins des menées des Fellahs et des citadins. C'est cette bévue qui l'amena à soutenir la déclaration Balfour et la colonisation de la Palestine par les juifs.

Toutefois, dès la déclaration unilatérale d'indépendance d'Israël, en 1948, les juifs chassèrent les Bédouins de la vallée de la Arava vers la Jordanie, le Sinaï et la bande de Gaza. Seule, une famille resta auprès de la source de Aïn Husub. Il s'agit de la famille d'Ali Abu el-Mesk Amrani, dont le père « avait protégé les juifs » : il avait aidé les soldats sionistes à trouver la piste conduisant au sud, jusqu'à Eilat, en 1949. En récompense, il fut autorisé à demeurer sur la terre de ses ancêtres, près du grand sycomore vénérable et de l'abondante source. Mais pas pour longtemps : dans les années 1960, des colons juifs vinrent s'installer dans la Arava. Ils voulaient profiter de son climat tropical en créant une agriculture très rentable, dont les productions seraient exportées en Europe. Le sol était très pauvre, aussi s'arrogèrent-ils, tant qu'à faire, des terres jordanienne, par-delà la frontière. Le travail était très dur, aussi importèrent-ils, tant qu'à faire, des manœuvres thaïlandais. L'idée qu'ils se faisaient de l'agriculture était inspirée de l'Europe, avec son eau abondante. Aussi forèrent-ils, tant qu'à faire, des puits très profonds, et firent-ils tant et si bien qu'ils pompèrent le jus de la terre. Déjà, en 1964, la source de Ain Husub

cessa de jaillir. Il ne fallut que quelques années pour que l'ensemble des vingt-six petites sources qui naguère abreuvaient les moutons d'Ali soient taries.

N'ayant plus de gagne-pain, Ali décida de construire une maison et d'adopter le mode de vie moderne. Mais on ne le lui permit pas non plus : ces mêmes autorités qui permettaient aux juifs de construire leurs villas, l'interdisaient au Goy Ali. Il continua à vivre, avec sa famille, sous ses tentes d'abord élimées, puis carrément déchirées, auprès de la source asséchée de Aïn Husub, tout près des villas cossues des colons juifs, et d'un petit bidonville de journaliers thaïs, poétiquement dénommé « Bangkok ».

Maintenant, nous pouvons oublier le multiculturalisme post-moderne, l'approche anti-haine et soucieuse d'éviter toute offense, qui proclame (en paroles verbales) l'égale valeur de toutes les religions, et répondre aux questions de savoir qui est dans le vrai, et quel modèle de l'univers est préférable : le modèle juif, ou le modèle chrétien ?

Certes, l'univers juif est bon – pour les juifs. Mais, pour les autres, c'est une malédiction. L'Eglise a vu juste : leur bénédiction est devenue malédiction, et quiconque les bénit est maudit. Les Américains en font aujourd'hui l'amère expérience, au prix de leur propre peau. La domination juive n'est absolument pas bon signe pour les gens ordinaires. Ce n'est pourtant certes pas la première fois qu'on en fait l'expérience éprouvante…

En Europe orientale, les époques de domination juive furent les pires que les peuples eurent à subir. La Russie post-révolutionnaire a fait l'expérience du règne de la terreur, dans les années 1920, avec la destruction de ses églises, la grande famine en Ukraine et le déracinement massif des paysans. Mes ancêtres juifs ne voulaient pas faire de mal ; il ne s'agissait aucunement de monstres malfaisants. Simplement, comme le garnement qui sort le poisson rouge de son bocal pour lui faire prendre un bain de soleil, les juifs entendaient bien faire. Ils voulaient faire de la Russie un pays moderne, efficace, sans églises, sans cet « antisémite » de Dostoïevski, sans sa culture originelle, si naturelle. Si les Russes avaient absolument besoin d'une église, les juifs étaient prêts à leur en fournir une : la hiérarchie quasi ecclésiale du PCUS [Parti communiste de l'Union soviétique]. Généreusement, ils en rajoutèrent même une louche, en leur fournissant par-dessus le marché la police idéologique quasi inquisitoriale qui allait avec : la Tchéka.

Il fallut attendre jusqu'en 1934 pour que les juifs perdent leurs hautes responsabilités dans l'Eglise Communiste. Après quoi, la vie des Russes ordinaires s'améliora notablement. Après 1991, en revanche, les judéo-mammonites imposèrent leur paradigme à la Russie, et la vie des Russes ordinaires se dégrada, tandis que les nouvelles élites prospéraient.

En Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie, les années de domination juive (1945 – 1956) furent les plus dures, les plus détestables. En Allemagne, la prééminence juive des années 1920 coïncida avec un chômage et une inflation terribles pour les Allemands, concomitants de l'accroissement de la richesse des juifs et de leur influence. Dans l'Etat juif d'Israël, l'indigène Gentil est écrasé plus bas que terre. Aux Etats-Unis, où l'influence juive croît continûment depuis 1968, la vie des gens du peuple ne cesse de se dégrader, et les disparités sociales de décupler.

Business Week, un hebdomadaire américain de droite, a indiqué, dans un article intitulé « Réveil douloureux, après le rêve américain », qu'entre 1973 et 2000, le revenu réel moyen des 90 % inférieurs des contribuables américains a chuté en termes réels de 7 %. Sur la même période, le revenu moyen du centile supérieur (centile = 1 %) des revenus américains a connu une croissance de 148 %. Le revenu moyen du 1/1000ème des plus hauts revenus a crû, quant à lui de 343 %. Quant à celui du 1/10 000ème des revenus supérieurs, il a connu une croissance de… 599 % (ils ont donc été multipliés par 6, en 7 ans, en prenant en compte l'inflation. NdT). La mobilité sur l'échelle sociale chuta, sur la même période, de 25 % à 10 %, et très rares sont les enfants des classes inférieures à parvenir à se hisser, ne serait-ce qu'à un bien-être des plus frugaux. Paul Krugman a écrit, dans The Nation que l'Amérique est en train de créer une société de castes, dans laquelle la situation dégradée des Américains ordinaires est maintenue par les coupes budgétaires frappant l'enseignement et la santé, et par la délocalisation du fardeau fiscal, depuis les classes riches et sophistiquées jusque sur les épaules des travailleurs.

Cette tendance est très forte, dans l'Etat juif, où les profits de la bourse et de l'immobilier échappent, dans bien des cas, à toute fiscalité, tandis que le travail est hyper-taxé. Cela n'est absolument pas une coïncidence : traditionnellement, les juifs méprisent le travail et les travailleurs, et l'ascension de l'Eglise juive a eu des répercussions très sévères pour les gens du peuple. Dans l'Etat d'Israël, la question « malédiction, ou bénédiction ? » ne se pose même pas. Les indigènes Gentils de la Terre Sainte subissent la destruction de leur pays : on arrache leurs oliviers, leur revenu représente une infime fraction de celui des juifs et, en prime, on les emprisonne derrière la grande Muraille de Sharon.

L’auteur israélien Ran HaCohen a écrit, sur le site ouèbe Antiwar.com : « Il est plus que temps de le dire, à haute et intelligible voix : de toute l’histoire juive, depuis l’exil babylonien, au sixième siècle avant Jésus-Christ, il n’y a jamais eu d’époque aussi dénuée d’antisémitisme que la nôtre. Jamais les juifs n’ont connu période plus favorable que la période actuelle. » Je suis d’accord avec lui. Mais ce n’est certes pas le moment de le claironner sur les toits, car nous le savons, une époque propice pour les juifs ne saurait être une période propice pour le reste de l’humanité. Comme on le constate depuis 1968 : les juifs vont de mieux en mieux (merci pour eux !), tandis que la situation des non-juifs va de mal en pis.

Ainsi, nous avons trouvé une réponse à notre question : la bénédiction pour les juifs est bien, en effet, une malédiction pour les non-juifs. Par conséquent, les juifs ne peuvent être l’Israël béni. Un théologien juif new-yorkais, Saadiya Grama, l’a résumé en quelques mots : « Les succès des juifs, de par le monde, sont entièrement conditionnés par l’échec de tous les autres peuples. Ce n’est que lorsque les Gentils sont confrontés à la catastrophe totale que les juifs font l’expérience de la bonne fortune ». Notons que son livre fut – à juste titre – condamné pour racisme : il n’avait pas hésité, en effet, à affirmer ce qui suit : « La différence entre le peuple d’Israël et les nations du monde est une différence d’essence. De par leur origine, et de par leur essence propre, les juifs sont fondamentalement bons. En revanche, les goyim, de par leur origine, et de par leur essence même, sont totalement mauvais. Il ne s’agit pas seulement d’une question de différence de religion: il s’agit tout simplement de la différence entre deux espèces n’ayant rien à voir l’une avec l’autre. »

Grama a exprimé de manière explicite et brutale ce que beaucoup d’autres juifs pensent tout bas, depuis les Hassids Lubawitsh jusqu’à Matti Golan. Mieux : ses propos sont une très bonne définition du paradigme théologique juif, débarrassé des mensonges et des dissimulations propres aux impératifs des relations publiques. Cette définition resterait objectivement exacte, quand bien même aucun juif n’exprimât (voire même, n’entretînt d’une manière consciente) de telles pensées.

Pour illustrer cette réalité, je rappellerai que l’Amérique est séparée de l’Europe par l’océan Atlantique. Et que tel était déjà le cas, (même) avant que les Européens n’eussent découvert l’Amérique.

XIII - Leçon de civilisation, au restaurant chinois

Au Treizième siècle, les Français conquirent la Sicile. Ils s’installèrent dans les villes de cette grande île, et ils y formèrent une classe aristocratique, séparée des indigènes. Ces Français étaient plus riches et plus puissants que les Siciliens, et les troupes françaises stationnées sur l’île étaient là essentiellement pour assurer leur protection. Mais, le jour de Pâques 1282, à l’heure des vêpres, l’apparemment docile population palermitaine se révolta, et elle massacra tant les soldats que les colonisateurs français. Ce sont près de 2 000 Français qui périrent, égorgés, au cours du massacre resté célèbre dans l’histoire sous le nom de Vêpres Siciliennes. La France perdit sa mainmise sur le royaume de Sicile. Dix ans plus tard, le Royaume Croisé de Saint-Jean d’Acre était vaincu à son tour par le Sultan Khalil al-Ashraf : là encore, les colons francs furent, qui égorgé, qui vendu comme esclave, qui déporté à Chypre.

Ce ne sont pas là des exemples inhabituels de solution au problème posé par une suprématie étrangère. Si les étrangers régnants restent entre eux, et ne s’intègrent pas à la population indigène, ils se préparent le sort peu enviable des Français, en Sicile, ou des Francs, Outremer. Mais il y a néanmoins des manières moins sanglantes de traiter le problème des élites étrangères, comme nous allons le découvrir, si vous le voulez bien, tout en dînant…

Dans les meilleurs restaurants chinois, vous jouissez d’un plaisir visuel (ce qui ne gâche rien), en plus de mets succulents. En effet, les serveuses portent des robes de soie descendant jusqu’au sol, et fendues sur le côté, jusqu’à la taille. Aussi, chaque pas de ces créatures délicieuses envoie-t-il une vision subliminale de leurs jambes superbes. Rien à voir, en l’occurrence, avec les stigmates de la décadence occidentale : même les restaurants les plus traditionnels – même dans le vénérable Empire du Milieu – observent cette coutume corroborative. Très loin d’eux, l’idée (horresco referens…) de détourner un atome de l’attention de leur client de la dégustation de leur Canard à la Pékinoise, spécialité du chef depuis « n » générations… Non, vous n’y êtes pas du tout : la fente, dans la robe de soie, a une tout autre signification.

Il s'agit là de la mémoire de la conquête de la Chine par les Mandchous – une population apparentée aux Mongols, venue de la province de Mandchourie, laquelle est située au nord-est de la Chine. En 1644, les Mandchous repoussèrent les percées des Russes, dans la vallée du fleuve Amour. Avec l'aide de Chinois dissidents, ils finirent par s'emparer du pouvoir en Chine, sous le nom de la Dynastie Ch'ing. Le pouvoir dynastique des Ch'ing dura jusqu'en 1911 – soit, près de trois siècles. Durant cette longue période, les Chinois assimilèrent culturellement leurs gouvernants semi-nomades : les Mandchous perdirent leur langue, leur culture spécifique, leurs coutumes. Et ils finirent par devenir plus chinois que les Chinois !

Mais l'assimilation est un processus bijectif. Les Mandchous – aussi bien les femmes que les hommes – étaient des guerriers redoutables et des cavaliers intrépides. Les dames mandchoues de noble extraction portaient de longues robes fendues sur le côté jusqu'à la taille, car cela leur permettait de monter avec beaucoup d'aisance à cheval, en amazones. Elles firent connaître leurs atours si particuliers dans leur nouvelle capitale impériale, Beijing (Pékin)… Et, très vite, toutes les dames de l'aristocratie chinoise adoptèrent cette mode, d'autant plus exotique et fantastiquement du dernier chic branché, à leurs yeux, qu'à aucun prix, elles n'auraient daigné, quant à elles, monter à cheval…

La révolution de 1911 instaura en Chine une république. Le pouvoir mandchou était désormais chose du passé, et il ne tarda pas à être tout à fait oublié, en dépit d'une tentative japonaise (sans lendemain) de créer un nouvel Etat mandchou : le Manchukuo. La seule chose qui demeura, des presque trois siècles de pouvoir mandchou, ce fut ce vêtement de cour, avec ses longues fentes sur les côtés, si pratiques pour monter à cheval. Désormais, il n'est jusqu'à ce vêtement particulier qui n'ait été relégué, en l'occurrence, dans les salles à manger des restaurants chinois.

L'assimilation est une bonne manière de déconstruire la domination des élites étrangères. Il n'est pas toujours possible de chasser l'envahisseur. Parfois, il est plus facile de l'assimiler. La domination juive aux Etats-Unis et en Palestine plaide en faveur d'une rapide assimilation des juifs. Quelques traces – vestiges de la période de domination idéologique des juifs – persisteront, bien entendu. Mais lorsqu'on les aura réduites au niveau des robes mandchoues fendues, elles ne présenteront plus aucune sorte de danger. De fait, tout en condamnant la théologie et l'idéologie juives, ce que nous désirons faire, c'est rendre les juifs bons, et mettre leur indéniable énergie au service des gens. Le feu de la Palestine y pourvoira.

La Pâque qui s'annonce est un temps très particulier. Cette année, toutes les Eglises, tant d'Orient que d'Occident, célèbreront Pâques ensemble, car la date de cette célébration, bien que calculée différemment par les Eglises orientales et occidentales, coïncide, cycliquement. Cette année, le Vendredi Saint coïncidera avec l'anniversaire du Massacre de Deir Yassine, jour funeste de 1948, où des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants palestiniens furent massacrés par les juifs qui voulaient s'emparer de Jérusalem, en dépit de la décision de l'Onu de conserver cette ville sous souveraineté internationale. Le Vendredi Saint coïncidera également avec le massacre de Jénine, perpétré, voici deux ans de cela, par les juifs, dont les bulldozers ont enseveli de malheureux Palestiniens sous les décombres de leur propre maison. Il coïncidera aussi avec le siège sacrilège de l'Eglise de la Nativité, à Bethléem.

On le constate : le rapport entre la tragédie palestinienne et la Crucifixion est inscrit dans l'Histoire.

Mais nous savons qu'après la Crucifixion, vient la Résurrection.